



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

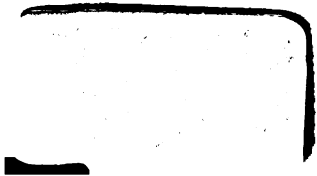
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

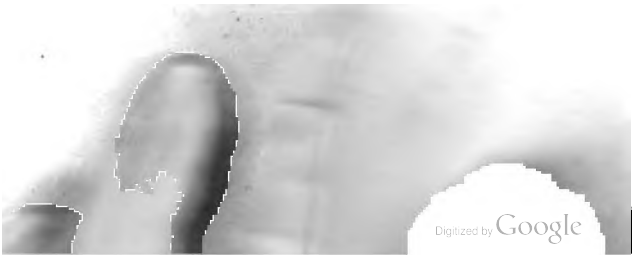
C
1368
A



3287
10/16

AU BORD
DES
LACS HELVÉTIQUES

185



BORD

DES

ELVÉTIQUES

PAR

COMTESSE DORA D'ISTRIA



C
1368^a

GENÈVE

CH. HERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA CITÉ

PARIS.

MÊME MAISON 40, RUE DE LA MONNAIE

1861



GENÈVE, IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

AU BORD
DES
LACS HELVÉTIQUES

PAR
M^{me} LA COMTESSE DORA D'ISTRIA



C
1368^a

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA CITÉ
PARIS.
MÊME MAISON 40, RUE DE LA MONNAIE

1861



PRÉFACE

Ces deux nouvelles ont d'abord paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, où la seconde a été publiée sous ce titre : *Une Rencontre de Voyage*. En réunissant en un volume deux récits dont la Suisse française et la Suisse italienne sont le théâtre, je m'acquitte de la promesse que j'ai faite en 1856, d'essayer une description de ces

deux belles contrées. J'avais primitivement le projet d'en raconter aussi l'histoire. Mais les annales de la Suisse italienne se confondent jusqu'à la Renaissance avec l'histoire de l'Italie, et les grands événements qui ont, depuis cette époque, donné de l'importance à la Suisse française, ont été étudiés par tant d'écrivains distingués, qu'il m'a semblé qu'on pourrait m'accuser de présomption, si j'en entreprenais une exposition nouvelle.

DORA D'ISTRIA

Livourne 1861.

I

ÉLÉONORA DE HALTINGEN

1

Je me rappelle encore avec plaisir les années que j'ai passées à Dresde dans ma jeunesse. Frédéric-Auguste IV, qui régnait alors, était un prince allemand dans toute la force du terme. Bien qu'il fût naturellement simple, il tenait prodigieusement à l'étiquette, dont le maréchal de Reitzenstein était le conservateur vigilant, et je ne l'ai jamais vue nulle part aussi rigoureusement observée, même à Vienne et à Pétersbourg. Quelques personnes attachaient donc un grand prix à se voir reçues dans une cour aussi fidèle aux pures traditions féodales. Les nombreuses familles étrangères que Dresde a le secret d'attirer y étaient fort bien

accueillies, quand leur ancienneté ou leur importance politique leur ouvrait les portes du palais. Ces présentations donnaient une certaine animation à la cour de Saxe qui, certainement, aurait paru moins agréable, si la noblesse indigène y avait eu seule accès.

Parmi les personnes qui furent présentées pendant l'hiver de 1844, M^{lle} Eléonora de Haltingen attira immédiatement l'attention générale. Sa mère l'avait trouvée trop jeune pour l'amener à la cour ; mais la reine, qui avait entendu parler de M^{lle} de Haltingen dans les meilleurs termes, avait insisté pour qu'elle accompagnât ses parents. D'ailleurs les bals qui avaient lieu le mercredi de chaque semaine, et qui étaient, en quelque sorte, intimes, ne se prolongeaient pas dans la nuit, et finissaient au plus tard à deux heures. Quand Eléonora parut à la cour, beaucoup de personnes la voyaient pour la première fois. Aussi tous les regards se portèrent-ils sur elle lorsque le roi la choisit pour la première valse ; elle portait une simple robe de crêpe blanc, et, sur son beau front, une légère couronne d'épine-vinette.

Le vieux baron de ***, qui connaissait toutes les généalogies de l'Allemagne, voulut bien me donner, le soir même, de longs détails sur la maison de Haltingen, avec laquelle je n'avais pas encore de relations. Cette famille ne brillait ni par la richesse, ni par

une grande position. Le baron de Haltingen descendait, il est vrai, d'un compagnon de Hermann, qui avait contribué par sa bravoure à la défaite des légions de Varus; il faisait donc remonter sa noblesse jusqu'à la glorieuse journée de Teutobourg; mais il est si commun en Allemagne de trouver des gentilshommes dont l'arbre généalogique a pris racine à côté de l'arche de Noé, que les prétentions du baron, prétentions que l'opulence ne relevait pas de son prestige, n'eussent assurément intéressé que ses vassaux. Cette famille de Haltingen avait un avantage beaucoup moins contestable que tous les parchemins du monde: elle était naturellement aristocratique. Aristote parle d'hommes qui naissent rois; on peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'il en existe qui naissent gentilshommes, c'est-à-dire dont la personne, l'attitude, les idées, le caractère sont essentiellement distingués. Dans les pays latins ou dans les pays helléniques, ce caractère, qui ne prend point sa source en une convention sociale, se rencontre au sein des plus modestes conditions. Il n'en est point de même chez les Allemands. La puissante race germanique, qui a hérité du génie philosophique et poétique des anciens Hellènes, n'a pas, comme eux, l'instinct inné de la grâce. Un paysan roumain, un montagnard de l'Arcadie, un laboureur de la campagne de Rome, rappellent sou-

vent mieux à l'esprit cet idéal de l'homme illustré par l'art grec, qu'un prince bavarois ou un baron saxon. Ce n'est pas seulement dans les derniers rangs de la société que se retrouvent la lourdeur et la gaucherie ; là même où l'éducation et les privilèges sociaux n'ont rien épargné pour constituer le véritable type aristocratique, on est surpris de ne trouver qu'un air vulgaire et une tournure d'esprit très-peu chevaleresque.

Un pareil reproche ne pouvait être adressé aux Haltingen. Tout était naturel dans leurs mouvements et dans leurs paroles ; ils n'avaient besoin de faire aucun effort pour s'élever au-dessus de la foule. Le sentiment de leur supériorité leur donnait la même aisance dans un palais que dans une chaumière. Partout ils devenaient populaires, parce qu'ils étaient bons avec le peuple et indépendants avec les princes. Le baron de Haltingen était né pour être un pair d'Angleterre. Au temps de Charles I^{er}, il eût combattu avec lord Thomas Fairfax contre la royauté qui visait à devenir absolue ; sous Cromwell il eût, comme lui, repoussé la dictature de mylord protecteur. Il détestait instinctivement tout régime arbitraire, quelle que fût la couleur du drapeau. Porté à croire que tout gentilhomme devait penser comme lui, il ne comprenait pas l'antipathie que la noblesse avait inspirée aux Français de 1789, l'aristocratie lui paraissant la pro-

tectrice naturelle des libertés de la nation. Peu capable de distinctions et de recherches érudites, il s'imaginait assez naïvement que la cour de Louis XVI était peuplée d'hommes qui lui ressemblaient. Aucune intelligence n'était moins apte à comprendre le génie spontané de la vieille Gaule, exposée à toutes les défaillances, mais capable de toutes les grandeurs. Un peuple qui a produit dans le même siècle les roués de la régence, les Marceau, les Hoche et les Desaix, sera toujours pour un véritable Allemand le plus étonnant des prodiges.

La baronne de Haltingen ne se préoccupait d'aucune des théories qu'elle entendait souvent exposer à son mari. La loyauté, l'indépendance, la générosité cordiale du baron avaient exercé sur elle une telle influence qu'elle s'était, après son mariage, habituée à le considérer comme une espèce d'incarnation de la justice et de la raison. Elle trouvait en lui la règle de toutes ses actions et de toutes ses pensées, et elle avait inspiré à Eléonora l'espèce de culte qu'elle pratiquait elle-même. La jeune fille avait entendu dès l'enfance parler avec tant d'enthousiasme des vertus de son père, qu'elle le regardait comme l'idéal auquel elle devait s'efforcer d'atteindre. M^{me} de Haltingen n'avait jamais songé à expliquer à sa fille que la perfection doit avoir dans la femme un autre caractère que

ans l'homme. Il en résulta que le stoïcisme chrétien du baron, — stoïcisme qu'il regardait comme le simple accomplissement des devoirs d'un gentilhomme, — devint la règle rigoureuse à laquelle Eléonora conforma toutes ses pensées et tous ses actes. Comme il est impossible de vivre dans l'Allemagne du nord sans acquérir quelques notions de la philosophie de Kant, je lui disais quelquefois en plaisantant qu'elle serait toute sa vie une esclave dévouée de « l'impératif catégorique. » Aussi était-elle incapable de comprendre par quels artifices le vulgaire trouve le secret d'endormir les réclamations les plus impérieuses de la conscience. Tout faisait prévoir que la misanthropie prendrait un jour la place de ses illusions, car le plus souvent les misanthropes incurables ont commencé par être convaincus que l'homme est essentiellement bon. Le jour où ils le voient tel qu'il est, c'est-à-dire comme un être imparfait que se disputent les penchants les plus opposés, ils prennent pour lui une antipathie qui souvent n'est pas plus raisonnable que l'enthousiasme de la jeunesse.

Eléonora ne tarda pas à être soumise à une épreuve qui devait exercer une influence décisive sur ses idées et sur son avenir. Un mois environ après sa présentation à la cour arrivait à Dresde le prince Adalbert de ***. Ce jeune homme était héritier présomptif de

la principauté de ***, et allié de la famille royale de Saxe. Elevé par un père égoïste et impérieux, Adalbert était timide et taciturne. Le roi Frédéric-Auguste qui, malgré sa taille épaisse, aimait passionnément la danse et se mêlait volontiers à nos conversations de jeunes filles, nous disait le plus grand bien de son jeune parent : il avait, selon lui, un excellent cœur, une nature sympathique, un esprit cultivé, et il devait certainement, quand il serait prince régnant, faire renaître dans ses États les beaux jours où Charles-Auguste, l'ami de Schiller et de Goëthe, faisait de Weimar l'Athènes de l'Allemagne. Un tel éloge devait attirer tous les regards sur Adalbert. D'ailleurs, en Allemagne, quand un jeune homme occupe une haute position sociale, il n'est pas nécessaire qu'il possède une vaste intelligence et un grand cœur pour s'emparer de l'imagination des jeunes filles. Sur les bords de l'Elbe et de la Sprée, l'amour n'est pas aveugle comme il l'était aux rives du Céphise et de l'Eurotas ; il ôte son bandeau pour feuilleter les généalogistes, et se sert de son flambeau pour déchiffrer dans les vieilles tourelles féodales les parchemins poudreux. Une Allemande n'a jamais l'étourderie gauloise, ni la pétulance latine. Aussi, dans ses rêves les plus platoniques et les plus métaphysiques, voit-elle briller toujours au premier plan les verts gazons et les riants

bosquets d'un manoir seigneurial. L'idéalisme allemand n'est pas aussi naïf qu'on se le figure généralement, et tel peuple que les Germains accusent de matérialisme, — la nation française, par exemple, — est au fond bien plus idéaliste que les Prussiens et les Saxons. Eléonora était une exception parmi les jeunes Allemandes qui figuraient à la cour de Saxe. Dans toutes les races, les natures d'élite parviennent à se soustraire à cette loi mystérieuse que je nommerais volontiers, en me servant d'un mot biblique, « la chair et le sang. » Les organisations qui échappent à ces influences sont prédestinées à la souffrance, et tel devait être le sort d'Eléonora.

Si le prince Adalbert n'avait eu pour lui que les avantages de son rang, il est presque certain que M^{lle} de Haltingen lui eût accordé peu d'attention ; mais Adalbert avait, pour une nature à la fois tendre et hautaine comme celle d'Eléonora, un attrait tout particulier. Sa timidité mélancolique, dont on connaissait les causes, le rendait intéressant ; son silence rêveur était attribué, non à la disette des idées, mais à un goût prononcé pour la méditation. Quelle plus belle tâche pour une âme chevaleresque que de rendre à cette nature abattue le sentiment de sa force ? Quelle entreprise plus digne d'un cœur sensible que de consoler cette noble intelligence des souffrances

que lui avait imposées prématurément l'égoïsme paternel ? Ce rêve, qui avait d'abord flotté vaguement dans l'esprit d'Eléonora, prit chaque jour une forme plus précise, à mesure que le jeune prince se montrait plus empressé. Il n'est peut-être pas très-exact d'employer cette expression quand il s'agit d'un caractère comme celui d'Adalbert ; pour parler plus clairement, il faudrait dire que le prince, qui ne faisait rien pour plaire à aucune autre jeune fille, semblait ne s'épanouir un peu que dans la famille d'Eléonora, où il passait sa vie. Quoique Eléonora agit envers lui avec la plus grande réserve, il est toujours assez difficile, surtout à un certain âge, de ne pas laisser deviner ses sympathies. Adalbert s'était-il aperçu du secret penchant de la jeune fille ? Ou plutôt sentait-il instinctivement, comme les âmes faibles, la nécessité de s'appuyer sur un caractère inébranlable ? Il est probable que ces deux causes agissaient à la fois sur son cœur et le disposaient à voir dans Eléonora l'ange que la Providence destinait au bonheur de sa vie. Insensiblement, il perdit avec elle quelque chose de son extrême timidité ; il commença à laisser entrevoir les mécomptes et les épreuves de sa jeunesse, à parler de ses projets d'avenir. Il avait appris, disait-il, en vivant avec son père, à comprendre la stérilité et la misère d'une politique ~~égoïste et~~ ~~étroite~~



née. Si un jour la Providence l'appelait à succéder à Eberhard LVI, il se proposait de gouverner non en vassal de l'Autriche, mais en prince allemand, qui regarde comme un devoir de tenir haut et ferme le drapeau de la commune patrie. Il voulait, au lieu de contribuer à étouffer le génie scientifique de la Germanie, maintenir les droits imprescriptibles du libre examen, conquis par la réformation. L'exemple du grand-duc Charles-Auguste prouve, ajoutait-il, qu'un prince patriote peut opérer en Allemagne de véritables miracles sans avoir de vastes Etats. Adalbert disait encore que les femmes pouvaient contribuer efficacement à faire renaître les beaux jours du « printemps de l'Allemagne. » Il rappelait que la grande-duchesse Anne-Amélie avait, comme régente, préparé les merveilles du règne de Charles-Auguste. Il insinuait que, si par hasard il ne trouvait pas dans les familles régnantes une personne qui voulût ou qui pût comprendre ses plans, il saurait, malgré toutes les résistances, la chercher dans les rangs respectés de la noblesse germanique. Lorsqu'on opposait à ses idées des objections plus ou moins fortes, il répétait fermement qu'il était autant que personne partisan de la distinction des classes, mais que les princes n'étaient, après tout, que les premiers des gentilshommes, et que la distance qui les séparait de leurs pairs avait son principe non

dans l'inégalité des mérites, mais dans les nécessités de la hiérarchie et de l'ordre social.

Le baron de Haltingen, sans être dirigé par aucune arrière-pensée, applaudissait chaleureusement à toutes ces idées, conformes pour la plupart à ses convictions féodales. Aux yeux du baron, le descendant d'un compagnon de Hermann était même supérieur à tel prince allemand dont la noblesse ne remontait qu'au siècle de Witikind. M. de Haltingen parlait d'ailleurs d'un ton assez dégagé des familles qui régnaient dans la plupart des grands Etats. Il faisait remarquer avec affectation leur origine relativement nouvelle, car, disait-il, les Habsbourg se sont éteints avec Marie-Thérèse, les Romanof avec Elisabeth Péetrovna, les Stuarts ont cessé de régner avec Anne, et ce n'est qu'en 1701 que le margrave de Brandebourg est devenu roi de Prusse. En d'autres circonstances, il est probable que les théories du baron eussent semblé assez insignifiantes à l'héritier de la principauté de ***; mais lorsqu'il voyait Eléonora paraître à la cour avec la grâce et la majesté d'une reine, quand il s'apercevait que le roi lui-même lui adressait la parole avec une sorte de déférence, que la reine la traitait comme une fille, que tout semblait obéir à ses regards souverains, pouvait-il avoir envie de contester la philosophie féodale de M. de Haltingen ?

Comme tous les amoureux, le jeune prince ne pensait qu'au présent. L'hiver qu'il allait passer à Dresde lui paraissait devoir durer un siècle. Quoique plus prévoyante, Eléonora, il faut l'avouer, s'abandonna quelque temps aux mêmes illusions ; mais ces illusions s'affaiblissaient à mesure qu'elle apprenait à mieux connaître et le prince et sa famille. Adalbert l'aimait réellement. S'il eût été libre de suivre les mouvements de son cœur, il n'eût pas hésité un moment à sacrifier à son amour toutes les considérations mondaines ; malheureusement il était incapable de défendre contre l'absolutisme paternel aucune de ses idées, aucun de ses sentiments. Il aurait fallu, d'ailleurs, une volonté singulièrement ferme pour résister au vieux prince Eberhard. Cet homme, d'une énergie vraiment extraordinaire, avait tenu tête à Napoléon lui-même, quand toute l'Europe s'inclinait devant lui. Il avait su faire respecter ses petits Etats, lorsque des puissances de premier ordre regardaient toute résistance comme impossible. On l'avait vu à Lutzen, à Bautzen, à Leipzig, la « bataille des nations, » combattre en héros contre des soldats qui avaient vaincu le monde. A Leipzig, blessé au bras, les vêtements déchirés, couvert de poussière et de sang, il avait entonné le *chant des hussards de la mort*, et décidé la victoire par une charge irrésistible. Depuis la chute de l'empire, il

avait lutté avec la même vigueur contre le progrès des idées libérales. La révolution de 1830 n'avait en rien modifié ses idées, et il ne laissait échapper aucune occasion d'appeler le roi Louis-Philippe un *jacobin*.

Lorsque le prince Eberhard vint avec la princesse rejoindre son fils à Dresde, Eléonora l'eût à peine entrevu qu'elle fut saisie de tristesse et d'épouvante. C'était un homme d'une taille colossale, d'un aspect formidable. Sa voix retentissait dans les salons avec la même force qu'aux champs de Leipzig. Il semblait dédaigner la politesse la plus vulgaire, et traitait de *manie française* tout usage contraire aux vieilles habitudes germaniques. Sous prétexte que l'Allemagne devait appartenir uniquement aux Germains, il eût volontiers bâti le long du Rhin, ou plutôt non loin des Vosges, une muraille de la Chine. Tout Français qui essayait de franchir le *fleuve allemand* était un émissaire des sociétés secrètes, et le touriste anglais le plus inoffensif, un agent des *révolutionnaires* de la Grande-Bretagne. Malgré ses furibondes tirades, le prince Eberhard se croyait un « bon homme, » et il l'était à sa manière. Il menait dans ses États une vie modeste et rustique. Il aimait autant la bière, la choucroute et le tabac que le dernier de ses paysans, et traitait les gentilshommes aussi durement que les bourgeois. « Ministre de Dieu » pour représenter l'Éternel dans la

principauté de ***, il gouvernait ses sujets avec une certaine impartialité, c'est-à-dire que les richesses de la noblesse excitaient autant son avidité que l'argent « des manants. » Il avait, pour remplir ses coffres, inventé une multitude de monopoles et d'expédients. C'est ainsi qu'il s'était, si je ne me trompe, réservé le droit exclusif de louer des ânes aux *ladies* qui fréquentaient les eaux de **. Les permis de séjour lui rapportaient chaque année des bénéfices considérables. En un mot, il exploitait sa principauté comme une ferme dont il fallait tirer le meilleur parti possible. Trop sagace pour ne pas craindre les révolutions, il plaçait ses fonds dans des pays libres, les seuls qui lui semblassent, paraît-il, à l'abri des bouleversements politiques. Quand il s'agissait de ses intérêts, ce petit despote rendait justice à la liberté!

A peine arrivé à Dresde, le prince Eberhard fut informé par ses intimes de l'ascendant qu'Eléonora exerçait sur son fils. Il attacha d'abord très-peu d'importance aux projets d'un jeune homme qui n'avait jamais su, disait-il, avoir une volonté; mais la princesse Ernestine, sa femme, ne partagea point cette sécurité. Elle savait que les caractères faibles sont capables d'une résistance passive dont il est souvent fort difficile de triompher. Or, la pensée d'une alliance avec les Haltingen la mettait en fureur ou au désespoir.

Eberhard personnifiait le régime aristocratique avec autant de ténacité que s'il fût né dans la société brahmanique ; la princesse eût fait pour l'or tout ce que son mari eût entrepris pour défendre la hiérarchie féodale. La pauvre Eléonora avait donc contre elle, non-seulement l'irrésolution de celui qu'elle aimait à considérer comme son fiancé, mais encore les penchants les plus impérieux de la race à laquelle elle appartenait. Elle s'avancait au milieu d'une mer semée d'écueils, sans autre protection que sa naïve bonté et l'appui de parents presque aussi candides et aussi inexpérimentés que leur fille.

Adalbert essayait de rassurer M^{lle} de Haltingen avec ces sophismes dont les amants sont prodigues. Il lui disait que, s'il s'était jusqu'alors montré timide envers le prince Eberhard, c'est que, n'ayant aucun intérêt sérieux à défendre, il avait cru devoir se réserver pour des luttes où il faudrait protéger ses affections. Il ajoutait qu'après avoir fait tant de concessions au despotisme de son père et à l'avarice de sa mère, il était convaincu qu'ils ne voudraient pas le réduire au désespoir, quand il s'agirait d'une alliance avec une des plus vieilles familles de l'Allemagne. Il lui renouvela toutes ces assurances un soir de printemps qu'ils s'étaient rencontrés dans le jardin où le prince Jean, aujourd'hui roi de Saxe, travaillait à ses

doctes commentaires sur Dante. Ce jardin, dont l'entrée était interdite au public, était situé derrière la maison où demeurait Eléonora. Les rossignols, cachés dans des bosquets de roses, mêlaient leurs notes harmonieuses à ces protestations d'Adalbert, et la sérénité du ciel d'azur qui brillait sur la tête des deux amants, semblait les convier aux douces espérances de la jeunesse. Le futur successeur d'Eberhard parlait cependant de ses projets de résistance avec un ton si calme, et de ses plans héroïques en termes si froids, que la jeune fille frémit involontairement à la pensée d'une lutte entre ce paisible jeune homme et le rude général de Leipzig. Trop fière pour s'imposer à une famille incapable de rendre justice à ses grandes qualités, elle ne fit rien pour encourager Adalbert à défendre son amour.

Au moment où toute la ville parlait du prochain mariage du prince héréditaire de *** avec M^{lle} de Haltingen, se trouvait à Dresde un gentilhomme français, qui ne tarda pas à se lier étroitement avec Eberhard. Adalbert, de son côté, prêta bientôt aux boutades du marquis de C..., grand ennemi de la révolution et surtout des mésalliances, une oreille trop complaisante. Malgré le dédain affecté des Allemands pour « l'esprit superficiel » des Gaulois, ils en subissent involontairement l'influence. Quoiqu'ils soient

• bien décidés en théorie à mépriser tout ce qui leur rappelle les traditions de Voltaire, leur candeur est trop grande pour qu'ils ne soient pas à chaque instant éblouis et comme fascinés par les éclairs de l'intarisable verve des Français. Adalbert parlait bien devant nous du peu de cas qu'il faisait des plaisanteries de son ami ; mais le marquis n'en exerçait pas moins une action chaque jour plus considérable sur ses idées et sur ses habitudes. A force de l'entendre parler avec une incroyable légèreté des femmes les plus dignes d'amour, à force de l'entendre dire que la plus belle et la meilleure ne méritait nullement ce dévouement chevaleresque préconisé par les romans du moyen âge, et qu'un grand seigneur devait se préoccuper bien autrement des exigences de sa position que de ses affections (il se servait, je crois, du mot *fantaisies*), Adalbert se sentait ébranlé. — Son expérience, disait le marquis avec affectation, lui avait appris que le bonheur de cette vie consistait, non point à se livrer aux aberrations de son imagination, mais à respecter toutes les convenances sociales, même celles dont la nécessité ne paraissait pas absolument démontrée. Il trouvait en faveur de sa théorie des raisonnements philosophiques, raisonnements absolument nécessaires pour convaincre un Allemand. — La société, ajoutait-il, en prenant un air grave, assure à l'aristo-

cratie de très-grands privilèges, à la condition qu'elle saura au besoin sacrifier ses inclinations aux lois fondamentales de son existence. Or, la plus essentielle de ces lois proscriit les mésalliances à tous les degrés, même celles qui peuvent se justifier par des motifs spécieux. Les devoirs d'un grand seigneur envers la classe dont il est un des chefs naturels sont trop impérieux pour qu'on ne les préfère pas à ces puérides satisfactions qu'on appelle « satisfactions du cœur. »

Lord Edward *** était peut-être le seul parmi les amis du prince Adalbert qui fût en état de combattre les théories qu'on reproduisait autour de lui sous toutes les formes. L'aristocratie anglaise, la plus fière des aristocraties, est aussi la plus chevaleresque et la plus susceptible de passions sincères et profondes. Elle a reçu des « rois de la mer » qui gouvernèrent l'Angleterre sous la dynastie danoise, et plus tard des Normands, un esprit de résolution et d'indépendance qu'on trouve rarement sur le continent. Aussi un mariage d'inclination n'effraie point un pair d'Angleterre comme le descendant d'une grande famille française ou allemande. Plus d'une fois le noble ami d'Adalbert me fit entendre que le jeune prince était peu digne d'une femme aussi heureusement douée qu'Eléonora, et que ses indécisions seules prouvaient combien étaient étranges les illusions dont on se berçait

en fondant sur lui de si grandes espérances. Pour lord Edward, qui avait toute l'énergie anglo-saxonne, l'irrésolution était chez un homme le signe le moins équivoque d'un caractère essentiellement médiocre. Il était donc fermement convaincu que tôt ou tard Adalbert céderait aux conseils du marquis et aux vœux de sa famille, et qu'il serait finalement un prince allemand pareil à tant d'autres.

Il suffisait par malheur qu'Adalbert eût laissé entrevoir ses plans pour que M^{lle} de Haltingen se trouvât exposée à tous les traits de la calomnie et de la jalousie la plus basse. Je remarquai bientôt avec stupefaction que l'animosité de ses compagnes croissait chaque jour. Les mères, non moins jalouses que leurs filles, s'indignaient ouvertement de ce qu'elles nommaient ses prétentions. Ces manœuvres étaient d'autant plus perfides qu'elles décourageaient Adalbert même avant le combat. Une personne qui lui semblait parée de tous les charmes et de toutes les vertus, paraissait déplaire à la cour presque entière, aux hommes comme aux femmes, aux jeunes ainsi qu'aux vieux. Il s'étonna d'abord de cette hostilité générale, dont un esprit plus pénétrant n'aurait pas tardé à comprendre les motifs. Au lieu d'en chercher les causes, le jeune prince commença à supposer qu'il s'était peut-être trompé dans ses appréciations. Comme

Eléonora devenait de plus en plus mélancolique, il ne lui fut pas difficile de lui trouver des caprices et des torts. La noble fille avait juré au fond de son cœur qu'elle ne donnerait jamais sa main à un esclave des préjugés du monde : loin de rien faire pour triompher des irrésolutions de ce cœur timide, elle n'essaya même pas de lutter contre des adversaires qu'elle apprit à mépriser en les voyant agir. En quelques mois, cette âme naïve acquit du monde une expérience consommée. La hauteur brutale d'Eberhard, la rapacité mal déguisée de la princesse, la versatilité de ses meilleures amies, la lâche complicité des indifférents, les tergiversations d'Adalbert lui inspirèrent un inexprimable dégoût. Dans nos fréquents entretiens, au lieu de me parler, comme autrefois, des nobles instincts de l'humanité, elle répétait avec affectation les axiomes mélancoliques de la Bible. « Tout homme est menteur, » disait-elle, ou bien : « Personne n'est bon si ce n'est Dieu ! » Disposée par de cruelles déceptions à considérer l'existence sous un autre point de vue, elle affectionnait ce refrain d'une vieille chanson suédoise :

Ne croyez pas à la vie,
Ne croyez pas au bonheur.

Je n'épargnai ni les raisonnements ni les preuves d'amitié pour distraire la charmante Eléonora. Je

m'épuisais en considérations philosophiques sur les inconvénients d'un découragement exagéré, sur les dangers de la misanthropie. M^{lle} de Haltingen me serrait la main avec un doux et triste sourire. Je lisais dans ses beaux yeux, à défaut de la conviction, le sentiment de la reconnaissance ; mais il est des blessures qui ne guérissent pas.

En 1852, plusieurs années après mon départ de Dresde, qu'Eléonora avait quitté en même temps que moi, j'assistais à Pétersbourg à une soirée chez le comte ***, ancien ambassadeur de Russie auprès de la confédération germanique. Le comte, diplomate très-spirituel, me racontait, avec sa verve ordinaire, quelques incidents de son dernier séjour à Francfort. Malgré l'intérêt que je trouvais à son récit, je relevai brusquement la tête en entendant annoncer leurs altesses le prince et la princesse de ***. Adalbert, dont j'avais appris le mariage avec la fille unique du grand-duc de ***, avait un air d'ennui et de contrainte qu'il ne se donnait même pas la peine de dissimuler. La princesse, malgré les diamants dont elle était couverte, offrait une attitude plutôt hautaine que vraiment noble. Le prince, après m'avoir parlé avec indifférence de la mort de sa mère, me dit que le vieux Eberhard, cloué dans son fauteuil par la goutte, était devenu inabordable depuis les événements de 1848, qui l'a-

vaient momentanément chassé de sa capitale. Quoique les médecins augurassent fort mal de sa situation, il avait exigé que le prince héréditaire partît pour Pétersbourg, afin de resserrer les liens qui l'unissaient à l'empereur Nicolas, dont il exaltait perpétuellement la politique. Sans être aussi absolu dans ces idées, Adalbert s'était, disait-il, complètement dégoûté de ses « rêves. » Sa femme était catholique, et il répétait que l'Eglise romaine était la seule dont les dogmes fussent complètement d'accord avec les besoins de l'ordre social.

2

Lorsqu'on arrive au printemps dans le pays de Vaud, on n'en voit point d'abord toute la beauté tant de fois célébrée par les poètes et par les voyageurs. En relisant Byron et Jean-Jacques Rousseau, on est tenté de supposer qu'ils ont été obligés de recourir, pour le vanter, à des descriptions complètement fantastiques. Byron, malgré la puissance de son génie, est un peintre assez vulgaire des splendeurs de la nature. Il se contente de traits vagues, et ce qu'il dit du lac de Genève s'appliquerait aussi bien au lac des Quatre-Cantons ou au lac de Zurich. Rousseau lui-même semble avoir trouvé le sujet médiocrement poétique,

car il s'épuise à décrire le verger imaginaire de Julie, qui serait beaucoup mieux placé dans l'Emmenthal que sur les pentes couvertes de vignobles qui s'inclinent vers le Léman. En contemplant ces coteaux hérissés de troncs noirâtres de vignes, on croit comprendre le motif qui avait obligé l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* à préférer un tableau idéal à la réalité. Lorsqu'on quitte la plaine au mois d'avril, on a déjà joui des sourires du printemps. Le gazon renaissant couvre la terre d'un tapis couleur d'émeraude. Les saules balancent au bord des ruisseaux leurs chatons argentés, et sur la lisière des forêts rayonne le calice d'argent de l'anémone des bois. Les vignes sont plus tardives, les noyers ne sont pas pressés d'entr'ouvrir leurs larges boutons, et comme les bords du lac de Genève n'ont guère d'autre végétation que des noyers et des vignes, cette contrée présente aux premiers beaux jours un aspect qui ne séduit point les regards et ne parle nullement à l'imagination. On s'en ferait donc une idée fort inexacte, si on ne visitait, en cette saison de l'année, que la rive du Léman, sans pénétrer dans la montagne où tant d'arbres fruitiers répandent sur l'herbe rajeunie la neige odorante de leurs pétales.

Lorsque je m'établis dans le village de Veytaux, à la fin de l'été de 1857, les coteaux, parés de pampres, offraient un coup d'œil tellement riant qu'il était im-

possible de méconnaître la magnificence de la contrée. Le lendemain de mon arrivée, en faisant une promenade dans le village, j'entrai dans la maison d'une vieille femme qui excitait l'intérêt de tous les étrangers par la patience avec laquelle elle supportait ses souffrances et les épreuves de sa condition. Cathérine était une personnification intéressante de cette race gauloise qui oppose aux coups du sort une gaieté intrépide. Ses yeux brillaient par moments d'un feu singulier. Maigre et sèche, sa peau avait été tannée par le brûlant soleil qui dévore les coteaux de ce pays. Sa taille était courbée par le travail dans lequel les Vaudois déploient une indomptable ardeur. Sur sa coiffe de soie noire, garnie de dentelles, elle plaçait, en l'inclinant un peu, un chapeau de paille d'une forme bizarre, que j'ai vu seulement dans cette contrée, et dont le bord, complètement horizontal, est surmonté d'une coupole terminée par un renflement arrondi. Elle me reçut avec cette politesse qu'on trouve dans toutes les classes chez les peuples de civilisation latine, et qui fait un contraste si frappant avec la rudesse germanique. A côté d'elle était assise une jeune personne qui se leva précipitamment et se jeta dans mes bras.

Eléonora de Haltingen s'était fixée à Veytaux, au commencement de novembre 1856, avec sa mère et

une vieille dame de compagnie. Elle avait conservé tous ses charmes. On pouvait la regarder comme le type achevé d'une beauté allemande, type qu'on retrouve, chose remarquable, admirablement peint dans nos ballades roumaines. C'était bien cette belle Hélène aux cheveux dorés, qui inspire au soleil, son frère, une passion si violente qu'il veut renoncer pour elle à son trône éblouissant. Seulement, sous le beau ciel de la Roumanie, tout respire la vie et la vigueur ; les filles de la Dacie, même quand elles sont blondes, ont une apparence de force qui fait songer aux robustes prisonniers de la colonne trajane. Il n'en est pas ainsi sur les rives brumeuses du Rhin. M^{lle} de Haltingen était, il est vrai, ravissante : son front d'albâtre était couronné d'une chevelure opulente, ses yeux, dont l'azur rivalisait avec les eaux du lac, rayonnaient d'un doux éclat, sa bouche, un peu grande, laissait apercevoir des dents admirables ; mais chacun de ses mouvements accusait une nonchalance voisine de la fatigue. Le sourire s'effaçait rapidement sur ses lèvres, un commencement de maigreur altérait déjà l'admirable pureté de ses formes. Elle ressemblait à ces belles journées d'automne qui, dans le pays de Vaud, brillent encore des feux de l'été, mais qu'attristent vers le soir les sombres vapeurs des montagnes. On aurait pu la comparer aussi à ces pervenches précoces que

j'ai cueillies sur les coteaux de Lugano à l'approche des hivers, et qui ont été légèrement atteintes par le souffle glacial de la nuit.

Eléonora se retira après quelques moments d'entretien. Quoiqu'elle ne parût pas sauvage, on la trouvait taciturne. Autant les Latins et les Grecs sont pressés d'exprimer leurs sentiments, autant les Allemands semblent redouter toute expansion. Le *moi* est tellement développé parmi eux que chacun comprend d'instinct combien il lui sera difficile d'intéresser un autre à ses douleurs et à ses joies. Habités à considérer le silence comme une nécessité, les Germains restent fidèles à cette réserve, même dans les circonstances où l'utilité n'en est nullement démontrée. Aussi les peuples de race latine, pour lesquels une pareille contrainte est le plus cruel des supplices, préféreront toujours le séjour de Paris ou de Venise à celui de Berlin ou de Dresde.

M^{lle} de Haltingen avait perdu son père, qui s'était tué en chassant le chevreuil dans la Forêt-Noire. Un soir d'automne, on rapporta le baron au château; son cheval l'avait jeté à terre et lui avait fracassé la tête. Eléonora avait gardé de cette catastrophe une impression profonde. Depuis le jour où ses yeux s'arrêtèrent sur le cadavre ensanglanté de M. de Haltingen, sa santé, déjà fort délicate, déclina visiblement. Cette âme, sin-

gulièrement sensible, parut renoncer dès lors à toutes les joies de la vie. Profondément dévouée à son excellente mère, elle donna à tous ses sentiments les apparences d'une pieuse résignation. La baronne fut trompée jusqu'à un certain point par cette dissimulation qu'inspirait la piété filiale. Comme le climat brumeux des bords du Rhin devenait contraire à la poitrine d'Eléonora, comme, d'un autre côté, le château de Haltingen ne réveillait en elle que de lugubres souvenirs, elle décida sa fille à s'établir aux bords du Léman, dans le hameau de Veytaux, moins exposé que les autres villages qui forment la grande paroisse de Montreux à l'oisive et fatigante activité des touristes.

Vivant moi-même dans une profonde solitude et plus occupée des chroniques chevaleresques de ma chère Roumanie que des aventures de mes voisins, je respectai scrupuleusement le goût que les Haltingen montraient pour la retraite. Cependant, vers les premiers jours du mois de juin, une violente chaleur se fit sentir dans tout le pays de Vaud. Cette chaleur, qui me rappelait ma terre natale, ne me causait aucune impression pénible; mais Catherine, dont la maison était très-étroite, que la maladie et l'inaction ne disposaient pas à l'optimisme, n'en parlait point avec la même résignation. Je multipliai mes visites pour la consoler. Je rencontrais souvent ainsi Eléonora, qui aimait les

pauvres et les malades, et qui leur prodiguait des soins véritablement fraternels.

Catherine, tout en parlant avec admiration de sa charité, s'étonnait de son silence, qu'elle paraissait attribuer à la hauteur. Cette supposition ne manquait pas de vraisemblance. Catherine était pleine de finesse, et n'oubliait jamais de dire avec une légère affectation « mademoiselle la baronne, » tandis qu'elle m'appelait souvent « madame » sans aucune espèce de remords. Elle avait remarqué, disait-elle, que les Allemands tiennent au cérémonial bien plus que les autres nations, et que les meilleurs n'ont aucun goût pour la familiarité. Il est vrai que la race germanique se distingue, parmi toutes celles qui habitent l'Europe, par ses instincts aristocratiques. Presque tous les Anglais sont libéraux, beaucoup d'Allemands sont philosophes, mais ils conservent toujours un sentiment profondément enraciné de la hiérarchie sociale. Éléonora était de ce côté essentiellement allemande. Je comprenais au léger froncement des sourcils fins et réguliers de M^{lle} de Haltingen que l'esprit démocratique des Gaulois et le sans-gêne de leurs façons lui causaient quelque surprise. Catherine, qui était fort prudente, n'allait jamais trop loin. Il n'en était pas de même de ses voisines, et surtout de leurs enfants, qui sautaient lestement sur les genoux de la jeune fille, s'emparaient

de ses mains sans cérémonie, et lui adressaient une multitude de questions avec une turbulence comique. M^{lle} de Haltingen, dont la loyauté était presque excessive, ne cachait pas ses impressions. Quelques réflexions brèves, mais significatives, qu'elle murmurait en allemand, m'apprenaient ce qu'elle pensait des habitudes gallo-latines.

Si la familiarité des Vaudois n'était pas toujours de son goût, elle professait pour leur pays une admiration qu'elle me fit aisément partager. Comme elle était depuis plusieurs mois dans le canton, et qu'elle s'y était beaucoup promenée, elle devint pour moi, lorsqu'elle se fut de nouveau habituée à m'ouvrir son cœur, le plus intelligent des guides. Elle se plaisait surtout à visiter la terrasse de l'église. Nous ne suivions jamais le chemin destiné aux *chars*, qui va de Veytaux au principal groupe de maisons de la paroisse, groupe qu'on nomme généralement Montreux. Un sentier tracé dans les vignes nous conduisait vers la grotte que la terrasse surmonte. Ce sentier étant impraticable aux voitures et fort incommode aux crinolines, nous n'y trouvions ni poussière, ni *misses* efflanquées aux voiles bleus, ni touristes aux airs vainqueurs, ni marmots tapageurs, toutes choses qui gâtent les plus délicieux paysages. Nous pouvions à notre aise admirer la luxuriante végétation de la vigne, les grappes transpa-

rentes, les feuilles flexibles et luisantes du maïs, qui grandit au milieu des vignobles. Les vignes rappelaient à Éléonora les coteaux du Rhin, le maïs me faisait penser aux plaines fertiles de la *terra romanica*, les plus riches de l'Europe, terre inépuisable qui étale le long des Karpathes les trésors que tant de fois d'impitoyables vainqueurs ont foulés aux pieds. Nous admirions le magnifique spectacle qui se déployait sous nos yeux, tout en cueillant des bouquets de silène, qui formaient de grosses touffes roses dans les vieux murs destinés à soutenir les vignes. Ces murs servent de retraite à une multitude d'agiles lézards qui s'y endorment l'hiver, et dont la physionomie intelligente et l'infatigable curiosité faisaient notre joie. Dès que nous passions à peu de distance de leur retraite, on les voyait sortir de leur trou, dresser la tête, la tourner vivement tantôt à droite, tantôt à gauche, écarquiller leurs yeux brillants, et ne s'éloigner que lorsque résonnait sur le sentier l'épaisse chaussure dont se servent les Vaudoises, car on dit que leur oreille musicale n'aime que les bruits harmonieux. Cette curiosité doit coûter cher aux pauvres petits sauriens. Les balbuzards qui tournoyaient dans l'azur au-dessus de nos têtes ne semblaient nullement indifférents à leurs mouvements. Aussi en trouvions-nous à chaque instant qui portaient les traces d'une existence fort difficile à préserver.

Aux uns il manquait une patte, aux autres la queue. Enfin quelques-uns, couverts de poussière, la peau terne et le regard éteint, s'enfuyaient précipitamment pour laisser le sentier libre à des frères dont le vêtement doré et brillant faisait contraste avec leur air de misère et de souffrance, tant l'infortune modifie profondément le caractère le plus sociable. Eléonora me faisait remarquer avec quelque dédain ce qu'elle nommait la « plèbe des lézards, » et je ne pouvais m'empêcher de sourire du soin qu'elle mettait à créer partout des classes, en digne fille de l'Allemagne. Les papillons donnaient lieu à des observations analogues. Elle avait peu de bienveillance pour les tortues et pour les vulcains, malgré leur incontestable beauté; les paons de jour, qui sont nombreux sur ces coteaux, avaient toutes ses préférences. Elle ne se lassait pas d'admirer le velours de leurs ailes, ni ces beaux grands yeux dont elles sont marquées, et auxquels ces charmants insectes doivent leur nom.

Quoiqu'on puisse aller en un quart d'heure de Veytaux à la grotte, nous avons trouvé le secret de faire de cette course une assez longue promenade. Eléonora marchait lentement. Autant elle s'intéressait peu aux humains qu'elle rencontrait, autant elle s'occupait, avec une persévérance infatigable, des merveilles du règne végétal. Elle connaissait personnellement les plus

beaux châtaigniers, les noyers les plus vieux, les jasmins au doux parfum, les seringas dont l'odeur est aussi pénétrante que celle de l'oranger; elle s'informait soigneusement des endroits où venaient la rose des Alpes et les cytises aux fleurs d'or. Je ne l'ai vue fâchée qu'une fois. Ce jour-là, on avait abattu un des noyers dont les branches majestueuses couvraient la Veraye, torrent qui tombe de la montagne et se perd dans le lac. Elle se figura qu'on allait détruire le groupe imposant dont l'arbre faisait partie. Son œil bleu lançait des éclairs; elle avait l'angélique courroux d'un saint Michel foulant Satan sous ses pieds victorieux. En revanche, quand elle suivait attentivement les mouvements des vigneron, qui soignent avec une sorte d'amour les pampres féconds de leurs coteaux, sa physionomie s'épanouissait. Elle me faisait remarquer presque joyeusement leur ardeur à purger le sol de toutes les plantes nuisibles, à donner aux vignes l'appui de solides tuteurs, à les préserver ainsi des coups de la bise, qui sont parfois violents, et qui transforment le lac en une mer agitée.

La grotte était tantôt le but de notre promenade, tantôt notre première station quand nous allions à *la capitale*, c'est le nom que nous donnions au principal des vingt et un villages qui composent l'opulente paroisse de Montreux. Abrisée par d'énormes noyers,

cette grotte, qui s'ouvre dans un rocher tapissé de lierre, donne passage à un ruisseau qui tombe avec un doux murmure auprès d'un établissement de bains, rustique chalet à trois étages dont l'aspect est charmant. Des jasmins et des rosiers-banks tapissent le rez-de-chaussée et le premier étage de leurs flexibles rameaux, et lui donnent l'apparence d'un massif de verdure et de fleurs. Un sentier tracé sous les noyers, le long de la montagne, permet d'atteindre le chemin de l'église et de gagner la terrasse, qui s'étend au midi de l'édifice, et d'où l'on contemple une des plus belles vues du pays de Vaud. En été, c'est le matin, vers neuf heures, qu'on peut admirer le lac paré des plus merveilleuses teintes. Sur un fond d'azur frissonnant se dessinent des méandres d'argent. Le saphir lui-même semble privé d'éclat à côté de ces eaux. Le rayonnement métallique de l'aile azurée du martin-pêcheur peut donner une idée de cette nuance presque fantastique, qui semble appartenir à un autre univers.

Nous ne nous lassions pas d'admirer ce spectacle, dont la physionomie change avec la couleur du ciel. Quelquefois un nuage, en passant près des montagnes de la Savoie, jetait sur leur front chauve ou sur leurs flancs verdoyants une ombre gigantesque comme celle d'un *zmeou*¹; d'autres fois un bateau à vapeur fièrement

¹ Monstre aux grandes ailes, célèbre dans les légendes roumaines.

paré d'un drapeau de gueule à la croix d'argent¹, secouait dans les airs un sombre panache et traçait sur les ondes un brillant sillon d'écume. En face de la terrasse de Montreux, on aperçoit les villages de la rive catholique, Boveret et Saint-Gingolph², que sépare une large montagne, la Chaumény, coupée par une immense ravine. Cette rive contraste par son aspect sévère avec la côte vaudoise, mais ce contraste lui-même ajoute à l'originalité et à la grandeur du paysage. La vieille forteresse qui servit de prison à Bonivard sort, à gauche, du sein des flots, qui s'arrondissent sous ses murs en un golfe gracieux. Vis-à-vis de Chillon, un bouquet de verdure entouré d'un mur solide, forme au milieu du lac cet îlot sur lequel s'arrêtaient les regards du captif inconnu dont Byron a chanté les douleurs. Au milieu de ce riant paysage, les tours de Chillon attristaient, je l'avoue, mon imagination plus que celle d'Eléonora. Lorsque je lui racontais sur la terrasse la longue captivité de Bonivard, qui a laissé sur les dalles de pierre la trace de ses pas en tournant comme une bête fauve autour de son pilier; quand je lui parlais avec animation des instruments de torture et des oubliettes qui attestent, dans le sinistre manoir,

¹ Ce sont les couleurs de la Confédération suisse.

² La frontière qui sépare de la Savoie le canton suisse du Valais traverse ce village.

les violences et les iniquités de la société féodale, je m'apercevais sans peine qu'elle n'accordait à toutes ces questions qu'une attention distraite. Il semblait qu'elle s'était assez détachée de la terre pour ne parler de nos idées et de mes préoccupations qu'avec une souveraine indifférence. Elle chérissait la justice et la vérité, mais elle répétait sans cesse que leur triomphe était impossible dans cette « vallée de larmes. » Victime d'un destin funeste, le malheur lui semblait notre condition naturelle, et si elle aimait encore les splendeurs de la création, c'est qu'elle y voyait un pâle reflet de la splendeur des mondes invisibles. Le désordre qui régnait au sein de l'humanité ne produisait dans son âme que des impressions douloureuses. Pour mon compte, j'avais une meilleure opinion du genre humain.

« Contemplez, » lui disais-je, « ce sol fertile et ces heureux coteaux. Ils ont été autrefois inondés de sang; la flamme a consumé jusqu'aux misérables cabanes suspendues sur les lacs. Romains, Magyars, Bourguignons se sont rués sur ces contrées. Aujourd'hui ce peuple, la main appuyée sur la charrue, est un témoin paisible des guerres qui ébranlent le continent; il ne se décide à prendre les armes que lorsque son indépendance est menacée. Pourquoi l'esprit pacifique, si conforme à l'intérêt de tous et aux conseils de l'Évangile, ne serait-il pas contagieux avec le temps? Pourquoi

cette paix, que vous croyez n'appartenir qu'au ciel, ne deviendrait-elle pas la loi de notre terre? Dieu me garde de détourner vos regards de ce repos sans fin que le Père céleste promet à ses enfants; mais sa volonté n'est-elle pas que les hommes s'aiment et s'entr'aident? Or l'amour ne règne pas au milieu des ruines et des funérailles. Le temps où nous vivons a certainement plus de respect pour les droits de l'humanité que les âges sanguinaires qui nous ont précédés. Je crois, je veux croire que ce ne sera pas la dernière victoire de la justice et du bon sens. »

Eléonora prêtait à ces paroles une oreille bienveillante, et son âme, naturellement évangélique, était presque tentée de s'ouvrir à l'espérance. Malheureusement son cœur était brisé, et la vie finissait par reprendre à ses yeux une physionomie sinistre. Les beaux jours de l'été semblaient pourtant exercer sur elle une salutaire influence. Le ciel rayonnant, cette nature parée, amenaient par moments sur ses lèvres un sourire fugitif. L'activité de tous, la vie fortifiante des champs, l'air pur de la montagne, semblaient répandre dans son âme un calme qui nous remplissait de confiance. Je profitai de ces heureuses dispositions pour lui proposer quelques promenades lointaines.

Quand on veut aller à Clarens sans s'éloigner du lac, on passe à quelque distance du principal village de la

paroisse de Montreux. Nous nous arrêtons presque toujours à l'extrémité d'un large et pittoresque ravin, arrosé par un torrent qu'on appelle la *baie* de Montreux, où la vue est fort belle. Si l'on dirige ses regards du côté du lac, on aperçoit à droite Veytaux, caché comme un nid de colombes entre le mont Cau et le mont Sonchaud; au delà de Veytaux, Chillon enfonce dans les eaux ses murs massifs. A droite le manoir quadrangulaire du Châtelard, aux murs épais, aux fenêtres étroites, se dresse isolé sur une colline. Quand on se retourne vers l'église de Montreux, on est étonné du peu d'espace qu'occupe le principal groupe de cette paroisse, formé par les maisons des Planches et du Châtelard, et dont le nom est connu dans toute l'Europe. Cachées dans les noyers épais et dans les peupliers de Virginie, ces maisons sont bâties entre deux mamelons dont l'un, qu'on nomme le Righi vaudois, porte un grand chalet en bois rouge. Derrière les habitations apparaît dans le lointain une montagne aux cimes déchirées, que l'hiver blanchit de neige et que l'été couvre d'une pâle verdure tachetée de quelques sapins.

Les espérances que nous avait données la santé d'Éléonora se soutinrent en automne. L'automne est la saison privilégiée des contrées où l'on cultive la vigne. Dans le pays de Vaud, les vendanges ont été souvent

célébrées par des fêtes populaires que je regrette de n'avoir pas vues moi-même; mais un paysan nous raconta en fort bons termes les scènes les plus curieuses de la dernière *fête des vigneron*s, célébrée à Vevey le 8 et le 9 août 1851. « L'abbaye des vignerons, » dont la devise est : *ora et labora*, est une société qui a pour but d'améliorer la culture de la vigne. Cette société organise cinq ou six fois par siècle une solennité curieuse, mélange de souvenirs païens et de traditions chrétiennes. Eléonora témoignant sa surprise de ce mélange, je lui fis remarquer qu'il existait dans tous les pays de civilisation romaine, et spécialement sur les bords du Danube. Les ballades roumaines ne mettent-elles pas les dieux du paganisme en présence du Jéhova biblique? N'avons-nous pas les saintes Joë, Venere, Mercuri, divinités qui n'ont évité l'exil qu'en se réfugiant dans le paradis? Les naïades « blanches, belles et attrayantes, aux cheveux dorés, » ne trouvent-elles pas encore un abri dans nos rochers¹? Les fées, déités celtiques, ont ici, comme chez nous, rencontré un poétique asile. Toutefois, l'instruction est tellement générale parmi les paysans vaudois, que la mythologie exerce très-peu d'influence sur leur imagination. Les

¹ Voyez la ballade intitulée: *Erculean* (Hercule) dans les *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, recueillis et traduits par le poète moldave Alexandri. Paris, 1855.

êtres fantastiques et les souvenirs légendaires ont cherché un refuge à Fribourg et dans le Valais, où les croyances du moyen âge sont restées vivantes sous la protection de la théocratie. Aussi les vendanges de 1857 se passèrent-elles dans le pays de Vaud sans aucune apparition de ces divinités capricieuses que nous autres Roumains nous appelons *babele*. Depuis les conquêtes du méthodisme, la Suisse française a certainement changé d'aspect sur plusieurs points, et la résurrection triomphante des rigides doctrines de saint Augustin et de Calvin donne à beaucoup de familles un air de gravité qui n'existait nullement au dix-huitième siècle. Néanmoins, en temps de vendange, la pétulance gauloise oublie assez volontiers les préoccupations dogmatiques. L'Eglise libre (méthodiste) et l'Eglise nationale fraternisent sur les coteaux fertiles. Toutes les dissidences disparaissent dans un sentiment de reconnaissance pour l'auteur de tant de biens, qui préserve cette heureuse terre de la guerre et des autres fléaux destructeurs auxquels presque toute l'Europe est encore exposée.

Tout en souriant parfois d'une vivacité qu'elle nommait *furia francese*, Eléonora ne semblait pas aussi étrangère que d'habitude aux impressions de ceux qui l'entouraient. Je la menais parmi les travailleurs qui, à l'aide du *refouloir*, écrasaient le raisin dans les hottes

de bois destinées à le transporter au pressoir, où l'on achève de le broyer. Un peu étonnée de l'attention avec laquelle je suivais tous les détails de la vendange, M^{lle} de Haltingen me demandait si je voulais perfectionner la culture de la vigne sur les coteaux de Dragachani ¹. Ce n'est point sans dessein que j'essayais, par les tableaux variés de la vie animée des champs, de distraire Eléonora de ses préoccupations favorites. J'avais remarqué que son esprit s'écartait difficilement d'un certain cercle d'idées. Quand nous descendions l'étroite rue du village, pavée de petits cailloux, qui mène au lac en suivant la rive de la Veraye, nous passions devant le cimetière, sur lequel ses regards s'arrêtaient avec une inquiétante fixité. Plus d'une fois elle me vanta ce site abrité par les noyers voisins contre les ardeurs du soleil, orné de quelques cyprès élançés, et dont les tombes, suivant le poétique usage de la Suisse, sont entourées ou couvertes de belles fleurs soigneusement entretenues. J'avais toujours vu les hommes, même les plus résolus, n'envisager la mort qu'avec une terreur puérile et fuir toutes les images qui pouvaient les y faire penser. Eléonora était bien différente : la vie avait évidemment perdu toute valeur à ses yeux. L'expérience, la religion, la philosophie, fortifiaient

1 C'est là qu'on récolte le meilleur vin de la Roumanie.

chaque jour son détachement. Elle avait peine, malgré sa tendresse pour une mère adorée, à dissimuler tout à fait ses sentiments. « Ce sont nos préjugés, » disait-elle, « qui donnent à la mort une physionomie sinistre. Les soldats seuls savent se préserver de ces honteuses terreurs. Ils regardent le trépas comme un accident presque vulgaire, et marchent en souriant à travers la mitraille. N'est-il pas étrange que les païens aient été en cela si supérieurs à la foule des chrétiens? Sans parler d'un Socrate ou d'un Caton d'Utique, les sectateurs du brahmanisme hindou, les Chinois disciples de Confucius ou de Fô, se résignent à la mort avec un calme bien rare parmi nous. Pourtant un disciple de l'Evangile, qui est la religion de l'immortalité par excellence, ne devrait pas accepter la vie éternelle comme un pis-aller, ni se cramponner à la terre avec une ardeur misérable. Par combien d'études plus ou moins insignifiantes nous laissons-nous attirer, tandis que personne n'apprend à mourir! L'histoire prouve cependant que les peuples les plus attachés à la vie présente peuvent, avec de l'énergie, dompter les révoltes de la sensibilité. A la fin du dix-huitième siècle, quel Français ne savait pas mourir? Les femmes les plus délicates marchaient aussi résolument à l'échafaud que les orateurs de la Gironde et les indomptables montagnards. »

En écoutant Eléonora professer ces doctrines stoïciennes, il me semblait entendre M^{me} de Condorcet ou M^{me} Roland. Quoique ses idées politiques (si toutefois on peut appeler ainsi des théories fort étrangères aux luttes de ce monde) fussent loin de ressembler aux opinions de ces fières républicaines, elle manifestait une intrépidité qui eût fait honneur à une époque plus héroïque que la nôtre. Cette charmante jeune fille cachait sous une enveloppe gracieuse une âme vigoureusement trempée. Elle était simple et courageuse comme Jeanne d'Arc, née, ainsi qu'elle, sur une terre germanique.

3

A la fin des vendanges de 1857, lord Edward, que j'avais rencontré deux ans auparavant à Interlaken, apprit à Genève que les Haltingen et moi nous étions établis aux bords du lac Léman. Depuis qu'il avait quitté Dresde, le noble pair avait consacré à de perpétuels voyages tout l'intervalle des sessions parlementaires. Une dame saxonne de mes amies m'avait écrit à Pétersbourg que, désespérant d'obtenir la main d'Éléonora, dont je savais qu'il était secrètement épris, il avait renoncé à se marier, et qu'il s'était décidé à laisser la pairie passer dans la branche cadette de sa maison. Les conversations que nous avons eues dans l'O-

berland, sur les bords de l'Aar aux flots d'azur, m'avaient prouvé que lord Edward avait conservé pour la jeune Allemande tout l'enthousiasme de sa jeunesse. Un jour, en admirant cette cascade du Staubbach qui se déroule sur les flancs de la montagne comme une gaze argentée flottant au gré des vents, j'avais été frappée de la distraction avec laquelle il écoutait les paroles de ravissement que m'arrachait ce merveilleux spectacle. Le glacier de Rosenlauri, presque aussi bleu qu'un ciel d'été, les sentiers fleuris du Hasli, les rives délicieuses des lacs de Thun et de Brienz n'avaient point paru faire sur son esprit une impression beaucoup plus profonde. Tout en répondant à mes questions avec courtoisie, il ne parvenait pas à me dissimuler ses préoccupations. Comme tous les hommes sincèrement passionnés, un seul sujet avait le privilège de l'intéresser. En visitant Grindelwald ou la cascade du Giessbach, c'était de Dresde qu'il me parlait toujours.

L'arrivée de lord Edward à Veytaux ne changea guère nos habitudes. Lord Edward était la discrétion personnifiée, et il avait bien vite remarqué que M^{lle} de Haltingen ne se souciait pas beaucoup d'admettre un tiers dans notre intimité. Nous rencontrions rarement le gentilhomme anglais dans nos promenades. Ainsi que ses compatriotes, il aimait à gravir les montagnes

les plus escarpées. Tantôt il s'enfonçait dans la chaîne des Alpes vaudoises, tantôt, franchissant le lac, même par les plus mauvais temps, il pénétrait dans les montagnes de la Savoie. Souvent même, fatigué d'excursions qui lui semblaient trop faciles, il allait dans le Valais, qui touche au pays de Vaud, avec son fidèle et intrépide James, entreprendre des chasses plus ou moins périlleuses. Son existence était un mouvement perpétuel, sans que la culture de son intelligence souffrît le moins du monde de cette prodigieuse activité. Il passait une partie de ses nuits à lire et n'entreprenait pas une course sans emporter avec lui quelque ouvrage nouveau. Cette vie essentiellement active lui laissant peu de loisirs, nous étions les seules personnes du pays qu'il eût visitées depuis son arrivée dans le canton de Vaud. Toutes les fois qu'il venait chez M^{me} de Haltingen, il s'informait avec la sollicitude la plus touchante de la santé d'Eléonora. Il suffisait que celle-ci laissât entrevoir un désir pour qu'il fût aussitôt réalisé.

Eléonora n'avait pas deviné à Dresde les sentiments qu'elle avait inspirés au chevaleresque gentilhomme. Elle le regardait comme un ami dévoué; mais elle se figurait qu'il avait renoncé au mariage pour se livrer sans contrainte à l'étude et à la politique. Un jour que lord Edward était venu passer la soirée chez M^{me} de Haltingen, cette illusion se dissipa complètement. La

conversation s'était engagée sur les écrits de M^{me} de Staël, qui était Vaudoise par sa mère, M^{lle} Curchod, fille d'un ministre de ce canton. Un professeur de l'université de Freyburg, compatriote de M^{me} de Haltingen, se déclara l'adversaire de l'auteur de *Corinne*, et lui refusa toute sensibilité. Edward prit sans répondre un volume de l'*Allemagne*, et se mit à lire avec animation le pathétique chapitre : *De l'Amour dans le mariage*. Arrivé à ces mots : « deux amis du même âge , » sa voix s'altéra, quelques larmes brillèrent dans ses yeux , et il eut beaucoup de peine à maîtriser son émotion. » — « Mylord ! » lui dis-je en le quittant, « vous avez trop oublié ces beaux vers d'*Athalie* :

De peur qu'en la voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret. »

Après cet incident, si contraire aux habitudes du fier gentilhomme, je me crus d'autant moins obligée à une discrétion exagérée que j'avais toujours considéré comme un aveuglement fatal l'attachement de M^{lle} de Haltingen pour le prince Adalbert. Lord Edward m'avait semblé, au contraire, l'homme le plus capable d'assurer le bonheur de ma jeune amie, et depuis que je l'avais revu aux bords du Léman, cette manière de penser était devenue une conviction inébranlable.

Eléonora, qui à Dresde avait, je crois, jugé lord

Edward un peu comme tout le monde, m'avoua franchement qu'elle s'était trompée sur son compte. Avec elle, il faut le dire, le roide et froid Anglais devenait un autre homme. Lui qui ne semblait pas croire à l'existence de la douleur, et qui avait l'air de considérer la lutte contre les forces indomptées de la nature comme la plus douce des distractions, il pâlisait visiblement au moindre accès de toux dont souffrait Eléonora. Dès qu'elle paraissait un peu plus fatiguée qu'à l'ordinaire, il m'accablait de questions sur sa santé. Lors même que j'étais complètement rassurée, lord Edward conservait une partie de ses inquiétudes. Il étudiait avec acharnement les meilleurs traités de physiologie, afin de savoir de la manière la plus précise toutes les précautions nécessaires pour mettre des poumons délicats à l'abri des variations de la saison. Sa sollicitude était vraiment touchante. Elle se trahissait de toutes les façons avec une ardeur britannique. Le moindre souffle d'air irritait ses nerfs; il regardait avec anxiété chaque nuage qui s'élevait à l'horizon. Quelque effort qu'il fit pour dissimuler son agitation, elle n'échappait pas à Eléonora, et quand elle le remerciait par un charmant sourire, l'émotion de lord Edward devenait tellement visible qu'il était impossible de n'en être point attendri.

Ces inquiétudes n'étaient malheureusement que trop fondées. Tandis que la sève se glaçait dans les veines

de la nature, tandis que le feuillage noirci des noyers tombait en tourbillonnant sur les coteaux assombris, il semblait que l'action de la vie s'affaiblissait chez ma jeune amie. Le mois de décembre, quoique fort doux, annonçait pourtant l'approche de l'hiver. Les goëlands avaient reparu sur les rives du lac. Les vignes étaient complètement dépouillées. Une brume épaisse envahissait tout le paysage, cachait parfois les monts, et donnait ainsi au Léman l'aspect d'une mer. Au commencement de décembre, le soleil luttait encore contre le brouillard; souvent les montagnes semblaient coupées par une bande lumineuse qui s'épaississait sur le lac, et se prolongeait jusqu'à Vevey en volutes ténébreuses. Au-dessus des pics de la Savoie, dont la cime, marquée de taches de neige, étincelait au soleil, rayonnait encore le ciel de l'Italie, comme une consolation ou comme une espérance. Le lac lui-même perdait ses belles teintes d'azur. Je me souviens d'un jour où nous étions assises sur la route qui mène de Veytaux à l'église, derrière une petite haie de rosiers du Bengale. Le Léman était encore bleu par endroits, mais ailleurs se reflétaient dans ses eaux attristées des nuages sombres frangés d'argent. Le golfe de Chillon était rempli par un triangle ténébreux, ombre des monts prochains. A droite, le golfe de Vernex resplendissait dans la lumière, lumière dont nous aimions à saluer avec amour

toutes les apparitions, et dont la lutte avec les ténèbres nous intéressait autant que les adorateurs d'Ormuzd.

Quand le paysage semblait complètement endormi dans la brume, tout à coup un rayon de soleil lui rendait l'éclat et la vie. Une après-midi, comme je revenais avec Eléonora de la terrasse de l'église, le soleil apparut sur la crête du mont Sonchaud. Les sapins qui surgissaient de la neige revêtirent alors les plus belles teintes. Des masses entières de ces arbres restaient dans l'obscurité; quelques-uns étaient d'un jaune vert, d'autres portaient à la pointe comme une auréole fantastique. En arrivant à Veytaux par le sentier qui traverse les vignes le long d'un ruisseau murmurant, nous trouvâmes une vue encore plus belle. Entre les deux montagnes qui abritent le village s'élèvent à quelque distance deux pics de forme inégale, qui, dans cette saison, sont souvent seuls couverts de neige. Ces deux pics, dont le sommet d'albâtre se dégageait d'un brouillard léger, resplendissaient comme si un de ces olympiens, chantés par le divin Homère, avait touché la cime de son pied immortel.

Mais c'était surtout au coucher du soleil que nous nous plaisions à admirer l'aspect magnifique du lac, qu'on apercevait, d'une de mes fenêtres, dans toute son étendue. Une lueur orangée colorait alors l'occident à l'endroit où les montagnes de la Savoie s'abais-

sent dans le lac. Ces montagnes se détachaient vigoureusement sur l'horizon embrasé. A droite, une zone pourpre couronnait les coteaux et s'affaiblissait dans la direction de Vevey; au milieu du lac flamboyait un foyer merveilleux, tandis que les eaux étaient sombres sous Villeneuve, d'un azur pâle sous Veytaux, et de couleur gris de perle coupée de bandes rouges le long de la rive savoisienne. Un soir, ce spectacle, toujours admirable, avait quelque chose d'attristant. Les monts de la Savoie étaient enveloppés d'un voile épais surmonté d'un dais d'azur pâle qu'illuminait un soleil mourant. Le voile grandissait vers Lausanne, et formait comme une chaîne de vapeurs amoncelées qui s'élevait dans l'espace. Quelques lignes couleur de sang sillonnaient ces masses lugubres. Telle dut être la terre après les déluges des temps primitifs, quand un rayon lumineux commençait à sourire à travers les ténèbres à l'univers désolé.

Dans la dernière semaine de décembre, la neige, qui s'amassa sur les montagnes, nous interdit toute promenade. Rien n'est triste comme un lac quand les frimas l'environnent. L'éblouissante blancheur des neiges étend sur ses eaux, qui rivalisaient autrefois avec le saphir, une teinte de plomb plus funèbre que celle des marécages croupissants. De place en place, les roches les plus escarpées percent le linceul dont elles sont

couvertes, et se dressent comme de lugubres sentinelles. D'un ciel grisâtre tombe une lumière avare. On n'entend autour de soi que les cris rauques des goëlands et les croassements répétés des corbeaux, qui volent par bandes sur les bords du lac, et qui semblent se complaire à ce spectacle de mort. J'ai vécu trop longtemps dans les marais glacés de l'Ingrie pour aimer ces pompes mélancoliques de l'hiver, qui charment certaines imaginations. Quoique née sur les rives brumeuses du Rhin, Eléonora chérissait, comme moi, l'éclat du *jour*. Elle aurait dit volontiers avec le grand Goëthe mourant : « Plus de lumière ! plus de lumière ! »

Ces débuts de la mauvaise saison exercèrent une funeste influence sur une organisation déjà très-malade. Chaque jour, l'œil de M^{lle} de Haltingen semblait s'enfoncer dans son orbite. Ses belles mains devenaient transparentes, son visage pâle et amaigri brillait par moments des couleurs de la fièvre, ses nuits n'étaient plus qu'une longue insomnie ; mais son énergie était plus grande que ses souffrances. Comme les vieux héros scandinaves, elle regardait la mort en face. Sa mère, la voyant si résolue, conservait des illusions que l'énergique jeune fille s'efforçait d'entretenir. A mesure que sa maladie faisait des progrès, Eléonora me témoignait une plus grande confiance. Elle revenait volontiers sur le passé, dont elle parlait avec anima-

tion, mais sans amertume. Le temps où nous avons vécu à Dresde dans une intimité si complète était surtout le sujet favori de nos entretiens. Parfois elle semblait se repentir de n'avoir pas soutenu le prince Adalbert dans une lutte qui intéressait leur commun avenir; elle me parlait, les larmes aux yeux et avec une voix émue, de sa douceur, de ses généreux instincts, de ses nobles projets. « J'avais, » disait-elle, « assez d'énergie pour donner à son âme la vigueur qui lui manquait. J'ai poussé trop loin la fièreté en refusant de descendre dans l'arène souillée où s'agitaient les honteuses passions qui me le disputaient. Un amour aussi sincère que le mien devait surmonter ces puérides répugnances. La vie est un champ de bataille, et ce n'est pas savoir aimer que de se refuser aux conditions du combat imposé à tous par la providence de Dieu. » C'est ainsi que cette âme magnanime trouvait encore jusque dans les angoisses de la mort d'ingénieuses raisons pour justifier la faiblesse d'Adalbert. Elle se plaisait à exagérer l'égoïsme impérieux de ses parents, la funeste influence des préjugés d'une détestable éducation. Ces appréciations indulgentes troublaient seules son admirable sérénité. Il est difficile de mourir si jeune sans jeter un regard sur cette terre et sans s'attendrir à la pensée des félicités entrevues. Plus d'une fois, tandis que j'appuyais, dans les crises cruelles qui l'ac-

cablaient, sa tête défaillante sur mon cœur, j'ai vu quelques larmes descendre silencieusement sur ses joues. Ces larmes assurément ne lui étaient pas arrachées par la douleur, car je n'ai vu personne la supporter avec une plus touchante résignation. Elles étaient à mes yeux l'expression d'une souffrance bien plus intime et bien plus intolérable, d'une souffrance dont elle mourait sans doute, et que les soins de la meilleure des mères, que mon affection dévouée, que la sympathie universelle ne pouvaient point guérir !

La pensée de lord Edward vint se mêler dans l'âme d'Eléonora à ses souvenirs de jeunesse, pour les rendre encore plus douloureux. Elle finit par s'apercevoir qu'elle avait été la triste victime d'une de ces illusions si communes dans les premières années de la vie, et qu'elle avait préféré les vaines apparences du dévouement à un amour aussi sincère que profond. Elle gémissait d'avoir été pour Edward une de ces fatalités qui pèsent parfois sur les plus nobles existences. Elle allait jusqu'à se désoler de ce qu'il ne semblait vivre que par elle et être incapable de trouver dans d'autres affections le bonheur dont il était si digne. Après ces crises, dans lesquelles Eléonora payait sa part à la condition humaine, elle me souriait avec la mansuétude des anges, elle essayait elle-même de me consoler et d'arrêter mes pleurs. Jusqu'au dernier moment,

elle tâcha de donner quelque espoir à M^{me} de Haltin-
gen; elle avait de bonnes paroles pour tous, elle adres-
sait aux personnes de son entourage les consolations
les plus propres à agir sur leur esprit. Aux unes elle
parlait des épreuves de la vie, aux autres des dou-
ceurs du repos éternel, à tous de la vénération rési-
gnée que nous devons avoir pour les décrets de Dieu.
Moi seule avais le secret de ses combats intérieurs, de
ses regrets involontaires, des retours, hélas! bien na-
turels, qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire vers le
passé.

Le petit cimetière de Veytaux garde maintenant la
cendre de cette jeune fille, dont le souvenir se mêle
depuis un an à toutes mes rêveries. Jamais, je le crois,
une fille des hommes n'a été si forte et si douce à la
fois; jamais une créature mortelle n'a paru aussi com-
plètement exempte des faiblesses de notre fragile na-
ture. Aussi vit-elle encore au milieu de nous par la
pensée du charme irrésistible qu'elle exerçait sur notre
cœur, comme l'encens qui parfume encore le sanc-
tuaire longtemps après que la foule des fidèles a quitté
le temple.

Depuis la mort d'Eléonora, lord Edward est retourné
en Angleterre. Cette âme si fortement trempée a senti,

dans les derniers jours de la maladie de M^{lle} de Haltingen, toutes les angoisses que le cœur de l'homme peut éprouver. Les natures énergiques portent dans la douleur la puissance extraordinaire dont elles sont douées. Aussi leur désespoir, moins expansif peut-être que celui des autres hommes, présente-t-il à tout observateur un peu pénétrant le spectacle d'une désolation sans égale. Jamais je n'oublierai l'expression du regard de lord Edward, lorsque je lui annonçai que toute espérance était perdue.

Pour moi, ces événements, quoique fort simples, sont restés présents à ma pensée. L'influence que le caractère germanique et l'esprit de caste exercent dans toute l'Allemagne sur le développement des passions n'est-elle point propre à provoquer des réflexions de plus d'un genre? L'esprit le plus libéral doit reconnaître ce qu'a de véritablement humain et élevé le principe aristocratique, quand il devient, comme chez lord Edward, l'auxiliaire de tous les instincts généreux; mais lorsqu'il ne conseille que des faiblesses, lorsqu'il augmente l'indécision d'intelligences naturellement irrésolues, lorsqu'il empêche les peuples comme les individus de marcher franchement dans leur voie, ne mérite-t-il pas d'être condamné comme l'obstacle le plus dangereux que rencontrent les desseins de la Providence? Quand on a étudié de près les nations

qui occupent aujourd'hui l'attention du monde, on sent tout ce qu'il y a de faux et de vide dans ces commodes théories du fatalisme que nous acceptons toujours avec trop d'indulgence. L'histoire d'un peuple n'est, — comme la vie d'un homme, — que la révélation de ses qualités et de ses travers. Les races diverses qui se partagent le globe font leur histoire en mettant en action leurs tendances les plus intimes. Sans doute il peut se trouver dans l'existence des nations, ainsi que dans celle des individus, des accidents supérieurs à l'énergie humaine ; mais dans les circonstances ordinaires, la destinée, heureuse ou funeste, n'est que la manifestation d'une volonté ferme qu'aucune difficulté n'effraie, ou bien c'est la simple expression d'une mollesse que l'ombre même du péril épouvante.



II

GHISLAINE

1

Pour peu qu'on sache observer et se souvenir, la vie de voyage offre souvent un charme singulier, qu'on pourrait définir en deux mots : l'harmonie dans l'imprévu. Rien, par exemple, ne fait mieux comprendre certains caractères complexes que la diversité des milieux où on les rencontre. Que la plaine remplace la montagne, ou bien qu'aux pompes austères de la nature du nord succèdent les joyeux horizons du midi, il n'en faut pas davantage pour tirer de l'ombre où elles s'enferment les âmes les plus fidèles d'habitude à un discret silence. Parmi les caractères qui se sont présentés à moi, ainsi éclairés en quelque sorte par le

paysage où ils s'encadraient, il en est deux surtout que je rapproche volontiers dans mes souvenirs, et qui, j'espère le prouver par ce simple récit, personnifient dans leurs intimes douleurs quelques-unes des causes de dépérissement contre lesquelles ont à lutter aujourd'hui certaines classes, en apparence privilégiées, de la société européenne.

A la fin de l'année 1855, après avoir pris les bains sur les côtes de la mer du Nord, je traversais le canton des Grisons pour me rendre au bord des lacs de la Suisse italienne. Au sortir de Tusan, il semble que le passage va tout à coup être fermé par des montagnes infranchissables; mais on ne tarde pas à découvrir, entre les deux chaînes du Beverin et du Mutterberg, l'ouverture que s'est frayée le Rhin, et au travers de laquelle a été faite la route qui mène du val Tomiaska à la vallée de Schams. Primitivement, cette ouverture, où l'homme n'avait point encore pénétré, s'appelait le *trou-perdu*. Les Grisons remontaient alors le val Nolla, et prenaient de rudes sentiers sur les flancs du Beverin. La première route, qui date de 1470, exposée aux accidents causés par les avalanches et la chute des rochers, était digne du nom de *via mala*, que ne mérite guère le magnifique chemin construit, depuis 1822, sous l'habile direction d'un conseiller d'Etat tessinois, M. Poccobelli. L'art n'a enlevé d'ail-

leurs à la route maudite aucune de ses beautés. On la considère avec raison comme un des plus merveilleux passages des Alpes. La galerie qui traverse le *trou-perdu* est un tunnel d'environ soixante-dix mètres creusé dans le roc vif. A peu de distance du tunnel, la gorge forme une sorte de bassin; mais bientôt elle se rétrécit de nouveau et prend un aspect sauvage.

L'effet que produisit sur moi cette route étroite, taillée en corniche, qui passe entre deux rochers de plus de cinq cents mètres de haut, ne trompa point mon attente. Une force inconnue a partagé la montagne d'une façon tellement symétrique, que si les deux parties venaient à se rejoindre, elles s'adapteraient, ce semble, de manière à ne laisser aucun vide entre elles. La voie qui les divise, et qui n'a par intervalles que dix mètres de large, suit parfois la rive droite et parfois la rive gauche du fleuve; elle passe sur trois ponts vacillants. On cherche involontairement tantôt le ciel et tantôt le Rhin. Le ciel n'est plus qu'une bande si mince, qu'on éprouve, en le contemplant, une sorte de malaise, et qu'on craint à chaque instant de le perdre de vue. Dans le triste mois de novembre, il n'en descendait qu'une lumière avare, interceptée par la lisière des sapins qui se balançaient au sommet des rochers, lumière parfaitement en harmonie avec ce sévère paysage. Quant au Rhin, qu'on entend bondir à une épou-

vantable profondeur, il paraît presque aussi éloigné que le ciel ; dans son état normal, il est à cent trente mètres au-dessous du *pont du milieu*, dont il a touché la voûte dans la grande inondation de 1834.

Tandis que je contemplais avec un muet ravissement ce spectacle sublime, la voiture s'était arrêtée, et une conversation s'était engagée entre le conducteur et deux voyageurs qui demandaient une place. Le coupé étant obstinément pris, depuis Wallenstadt, par un capucin de la Lombardie, mélancoliquement flanqué de deux hérétiques, un *gentleman* anglais et un major prussien, on proposa aux nouveaux venus de monter dans l'intérieur. Pendant qu'on établissait leur bagage dans la lourde diligence fédérale que j'avais cru devoir prendre à Coire pour traverser prudemment ces passages difficiles, les deux voyageurs causaient entre eux de la scène grandiose qui s'offrait à leurs regards. Le plus jeune manifestait un enthousiasme assez réservé, comme s'il eût redouté les épigrammes et l'attitude moqueuse de son compagnon. En effet, celui-ci, après l'avoir écouté un moment, répondit d'un ton ironique : — Les merveilles de la nature sont comme celles de l'histoire et de la société ; c'est en réalité un chaos qu'on devrait regarder avec étonnement et pitié bien plus qu'avec satisfaction. Pour moi, je ne vois ici que les traces des étranges révolutions qui, pendant

des milliers de siècles, ont ravagé notre triste globe, afin de préparer un théâtre digne d'elle à l'activité déréglée d'une espèce qui porte dans son cœur plus de causes de trouble et de misères que cette terre n'enferme dans ses flancs de causes de destruction.

L'accent de ce raisonneur désenchanté était évidemment russe; mais il usait de telles précautions contre les frimas de l'automne, qu'on n'apercevait pas même le bout de son nez. En Occident, les habitants du grand empire du nord se plaignent volontiers du froid; c'est un moyen patriotique de faire comprendre qu'on ne gèle pas en Russie, comme le croit le vulgaire. Lorsque l'étranger fut parvenu à hisser dans la diligence sa maigre personne, son lourd bonnet, ses épaisses fourrures, tout son équipage septentrional enfin, son compagnon prit place à ses côtés. C'était un jeune homme pâle et de petite taille; il avait l'air doux, presque timide. On lisait dans ses yeux une indécision naturelle, que trahissaient aussi ses gestes. Il parlait peu, et ne semblait occupé qu'à contempler les montagnes. De temps en temps, il jetait un coup d'œil sur son *Guide en Suisse*, comme pour se donner une contenance. Quand une phrase trop excentrique, à son gré, sortait de la bouche du Russe, il le regardait d'un air étonné, puis il se remettait à étudier le paysage et son *Guide* avec une plus grande attention. Une phrase de la con-

versation des voyageurs m'apprit que le plus jeune était Belge.

A Splügen, on quitte la diligence pour prendre les traîneaux. Les uns se dirigent vers le passage du Splügen qui mène en Valteline, les autres franchissent le Bernardino et prennent la route de Bellinzona. Quand on arrive, au commencement de novembre, dans le village de Splügen, dont les environs sont ravagés par les avalanches, qui entraînent souvent des maisons, des animaux et des hommes, on est sûr d'y rencontrer l'hiver. Le matin, vous étiez encore en automne; vous aviez joui, dans le canton des Grisons, des lueurs d'un soleil encore tiède : à Splügen, vous trouvez à la fois la neige et l'Italie. En effet, à peine avions-nous débarqué dans la vaste cour de l'hôtel, que les accents si doux de la langue italienne retentissaient à nos oreilles. Une partie des montagnards qui préparaient les traîneaux causaient entre eux dans cette admirable langue que le monde civilisé envie à la belle Ausonie. J'éprouvai une véritable joie d'enfant en écoutant ces mots harmonieux qui me rappelaient et l'héroïque Venise et les jours sans nuages que j'y ai passés, quand la ville de saint Marc renversait dans la poussière l'étendard jaune et noir, et quand le drapeau tricolore de l'Italie ressuscitée flottait triomphalement sur les lagunes. Le voyageur belge parut surpris de mon air

joyeux, qui faisait, il faut l'avouer, contraste avec les regards mélancoliques qu'il promenait sur les sombres montagnes dont nous étions environnés.

Des traîneaux nous attendaient dans la cour de l'hôtel. Rien de moins confortable que les légers véhicules usités dans cette partie des Alpes : chaque traîneau renferme deux places ; le cocher se tient debout par derrière, et les bagages doivent être transportés, non avec les voyageurs, mais bien sur des traîneaux séparés. Une pluie mêlée de neige tombait sur nos frêles équipages. Bientôt cependant les lourdes vapeurs qui planaient sur les montagnes commencèrent à se déchirer, et un ciel d'azur, le ciel de l'Italie, resplendit dans les intervalles des nuages. A Hinter-Rhein, il faisait le plus beau temps du monde. Hinter-Rhein doit son nom au voisinage de la source du Rhin postérieur qui sort du glacier de Rheinwald, au pied du Moschellhorn et du Vogelberg, deux des plus hautes montagnes des Grisons, formant un groupe nommé par les Italiens *Monte-Adula* (le Mont-Adule de Boileau). Le pont qui traverse le fleuve est situé à une petite distance du village. A notre droite se dressait la masse colossale du Moschellhorn ; à gauche s'élançait dans le ciel bleu le noir sommet du Mittaghorn.

Quand on a franchi le pont du Rhin, on s'élève par une série de zigzags sur le flanc septentrional du Ber-

nardino. La route était couverte d'une épaisse couche de neige. Malgré la légèreté de notre traîneau, les chevaux avançaient avec peine. Durant cette longue ascension, on est assez disposé à la causerie. Cependant les deux voyageurs, qui me précédaient de quelques pas, se taisaient presque constamment. Le plus âgé essayait en vain d'engager la conversation, il n'obtenait pour toute réponse que des monosyllabes. Son attention se concentrait de plus en plus sur le magnifique paysage qui se déroulait à nos pieds. Il ne semblait nullement préoccupé des dangers qui, sans être bien redoutables, inquiètent ordinairement les voyageurs qui franchissent les Alpes. Les conducteurs avaient quitté leurs places en nous abandonnant à l'instinct des chevaux. La route est tellement étroite et domine des abîmes si vastes que cette insouciance ne paraissait pas sans péril. Aussi, plus nous nous élevions sur les pentes du Bernardino, plus mes compagnons de route devenaient sérieux, et leur conversation languissante. D'ailleurs le soir arrivait, la bise alpestre nous glaçait sous nos fourrures. En outre, à mesure que nous avancions, la majesté sévère de ces solitudes, à la fois mornes et resplendissantes, agissait de plus en plus sur notre imagination.

Au sommet du Bernardino, qui s'élève de 2191 mètres au-dessus du niveau de la mer, une vue magnifique

s'offrit à nos regards. Nous planions sur la profonde vallée du Rheinthal et sur les glaciers d'où sort le « fleuve allemand. » Une grande maison, qui porte cette inscription fort peu rassurante, *casa di refugio*, est habitée toute l'année par un employé que le gouvernement des Grisons y entretient pour venir au secours des voyageurs surpris par la tempête. Après avoir dépassé le col du Bernardino, occupé en partie par le lac Moësola, d'où la turbulente Moësa descend vers le sud, nous rencontrâmes, au delà du pont qui porte le nom de Victor-Emmanuel, un toit solide sous lequel s'engagent les traîneaux, et qui est destiné à protéger les passants contre les avalanches et les trombes de neige. Nous étions emportés par un mouvement si rapide que l'attention était concentrée nécessairement sur les dangers d'une pareille marche. La pente est beaucoup plus forte sur le revers méridional du Bernardino que du côté du nord. Or, sur ce sentier, qui ressemble à un câble tordu, les conducteurs lancèrent leurs chevaux au grand trot. Après une ascension d'une lenteur fatigante, nous pouvions croire qu'une avalanche nous entraînait vers le Tessin, car notre frêle équipage oscillait perpétuellement à gauche et à droite comme un pendule. Un admirable clair de lune semait sur les déserts de glace des millions de diamants. Notre conducteur fouettait ses chevaux avec autant d'indifférence que s'il

Ils eût lancés dans les plaines de la Belgique, et tandis que nous passions avec la rapidité de l'éclair auprès de gouffres incommensurables, il jetait sur ces abîmes un regard vague et insouciant.

Comme les deux voyageurs se proposaient de visiter Bellinzona, une des capitales du canton du Tessin¹, nous nous séparâmes dans cette ville, car je partais immédiatement pour Lugano. Après avoir examiné à leur aise les vieilles forteresses de Bellinzona qui gardent l'entrée des Alpes, le *Castello di Mezzo*, le *Castello di Cime* et le *Castello Grande*, les deux touristes se dirigèrent vers Locarno, afin de faire une excursion aux rives du Lago-Maggiore et dans le val Levantina, que le Tessin, tombant des hauteurs du Saint-Gothard, arrose de ses eaux limpides. L'hiver de 1855 fut si radieux dans cette belle contrée, qu'ils prolongèrent leur course et n'arrivèrent à Lugano qu'à la fin de décembre.

Pour moi, qui ressentais encore la fatigue des longs voyages que j'avais entrepris cette année en Russie, en Prusse, en Bavière, aux bords du Rhin et en Belgique, j'avais passé très-paisiblement sur les rives du Lago-Ceresio le commencement de ce qu'on appelle

¹ Le gouvernement cantonal réside tour à tour à Bellinzona, à Lugano et à Locarno, aucune de ces villes n'ayant voulu renoncer aux privilèges de capitale.

partout la mauvaise saison, et qui ressemble dans le Tessin à un véritable printemps. Sur cette terre aimée du ciel, la nature est dans une perpétuelle activité. A peine les mûriers ont-ils perdu leurs dernières feuilles que les primevères d'un or pâle commencent à étoiler le gazon. Bientôt des pervenches plus bleues qu'un ciel d'été se montrent au pied des coteaux abrités. L'ardent soleil qui fait croître les aloès dans les rochers voisins de Lugano fournit aussi aux scorpions leur poison redouté. La base du San-Salvadore fourmille de vipères, tant le ciel du midi prodigue à la fois les biens et les maux. Rien cependant pour les âmes attristées par la mélancolie du septentrion, rien ne saurait être aussi salubre que l'influence de ce soleil brûlant. Aussi, lorsqu'après avoir visité Bellinzona, le jeune Belge, le vicomte Norbert, fut arrivé à Lugano, il parut se transformer momentanément dans cette atmosphère vivifiante. Entre les deux voyageurs et moi, les rencontres étaient fréquentes, et nous échangeions volontiers nos pensées, quoique différant presque toujours d'opinion. Loin de craindre les discussions contraires aux croyances naïves de sa chère Flandre, le vicomte Norbert les provoquait avec une certaine résolution. Rien n'autorisait à croire qu'il eût renoncé aux convictions de sa jeunesse dans ce qu'elles avaient d'essentiel, mais il n'était pas difficile de se convaincre qu'il

accepterait, en dernière analyse, les opinions les plus opposées aux préjugés de sa race.

Après s'être promenés quelques jours à Lugano et aux environs, les deux étrangers s'établirent à Capolago, à l'extrémité méridionale du Lago-Ceresio, dans une charmante maison peinte en rose pâle, que leur avait louée un bourgeois de Mendrisio, qui ne l'habitait qu'en été. Le jour où le vicomte partit pour sa nouvelle résidence, il avait cueilli sur les flancs du San-Salvadore un gros bouquet de roses de Noël. Son compagnon le railla un peu sur l'attention émue avec laquelle il contemplait de temps en temps le grand calice d'albâtre de cette magnifique fleur, qui l'hiver transforme la montagne en un véritable jardin. Norbert ne répondit que par un triste sourire. Un épais brouillard, qui cachait à nos yeux les sommets du San-Salvadore et du Monte-Caprino, enveloppait ce jour-là et la ville et le lac. Peut-être l'aspect mélancolique du paysage avait-il momentanément rendu à l'imagination du jeune homme sa tendance primitive, peut-être la fleur d'hiver était-elle l'emblème d'une phase significative de cette vie à peine commencée. Je me promis, à la prochaine occasion, de tâcher de savoir par son ami, le docteur Paul Ivanovitch, ce que j'en devais penser.

Cette occasion se présenta bientôt. Par une magnifique journée du mois de janvier, j'eus la fantaisie d'aller

en bateau à Gandria, « où l'hiver, disent les pêcheurs du lac, n'est pas visible. » En effet, avec ses oliviers et ses bois de lauriers, dont les feuilles sonores retentissent sur les flancs de la montagne, Gandria ne semble pas connaître les outrages de la mauvaise saison. Sur ce village couronné de lauriers, on pourrait se croire aux rives de l'Attique ou sur les coteaux fleuris de Parthénope.

Ce fut dans le petit port de ce village couronné d'une verdure éternelle que je rencontrai le docteur Paul. Il regardait d'un air un peu sceptique les saintes images aux vives couleurs peintes sur les noires cabanes. Il était venu seul, à la prière d'un Tessinois de ses amis, visiter un batelier de Capolago, qui était subitement tombé malade pour avoir fait trop d'honneur au vin piémontais d'Asti. Le docteur Paul, ancien élève de l'université de Dorpat, était un des savants les plus justement célèbres de la Russie méridionale. Plus d'une fois, son oncle maternel, que j'avais connu à Odessa et qui avait été mon médecin, m'avait parlé des grandes espérances qu'il donnait. Cependant le docteur Paul avait renoncé à l'exercice de la médecine pour s'occuper d'un grand ouvrage de physiologie, dans lequel il devait résumer les résultats d'une longue expérience, et défendre, ajoutait-il avec un malin sourire, certains principes plus ou moins orthodoxes; mais, avant de

publier ce livre, il avait voulu consulter les oracles des facultés de l'Occident. A Bruxelles, où il s'était entretenu de ses projets avec les hommes les plus distingués de l'Académie royale de médecine, il avait connu chez le ministre de Russie, qui avait pour lui une grande affection, le vicomte Norbert, dont le père, le comte Charles-Hubert, demeurait aux environs de Gand. A Ostende, j'avais entendu parler plus d'une fois de ce sénateur belge, qui passe pour un homme éminemment spirituel. Je l'avais même rencontré sur la jetée, où presque toute l'Europe occidentale se donne rendez-vous chaque année au mois d'août et au mois de septembre.

Lorsque le docteur eut écrit son ordonnance, nous nous promenâmes dans les rues montueuses de Gandria, et, tout en admirant l'aspect étrange de ce paysage essentiellement italien, nous ne tardâmes pas à parler de son compagnon de voyage. Il était très-disposé à satisfaire ma curiosité, d'abord parce qu'il n'y voyait aucun inconvénient, et ensuite parce que les Slaves de l'est placent la conversation au nombre de leurs plaisirs les plus vifs. Je demandai au docteur pourquoi le vicomte avait paru si occupé de son bouquet de roses de Noël. Il me répondit en souriant : — La raison en est bien simple ; ces belles et pâles fleurs sont le symbole de son premier amour, amour essentiellement fla-

mand, comme les candides héros qui ont joué un rôle dans cette idylle. — Cette idylle, pour me servir des expressions du docteur, je la raconte telle que je l'ai comprise.

2

Norbert n'avait que vingt ans lorsqu'il quitta l'université de Louvain, cette *alma mater* catholique de la jeune noblesse belge. Il y avait été reçu docteur en droit après de brillants examens, et les professeurs avaient fait insérer dans le *Journal de Bruxelles* un article enthousiaste qui annonçait à la Flandre un défenseur illustre de sa vieille orthodoxie. Un travail acharné avait malheureusement affaibli la santé du vicomte. Son père l'envoya donc pour quelque temps aux environs de Spa, chez un de ses parents, le baron Engelbert de B... Grand d'Espagne de première classe, Félix-Engelbert de B... était l'un de ces types aristo-

cratiques tels qu'on en trouve encore aujourd'hui dans les châteaux de l'Europe occidentale. A une époque où le voltairianisme dominait partout, même dans le faubourg Saint-Germain, il avait mené à Paris une existence très-peu mystique. Cependant, lorsqu'il était déjà question de son mariage avec l'héritière d'une des plus fières maisons des Flandres, élevée par des religieuses de Bruges dans cet ardent catholicisme dont la domination espagnole a doté la Belgique, il se laissa conduire par un de ses amis chez l'abbé de Lamennais. L'exaltation du prêtre breton, son évidente bonne foi, sa vie simple et studieuse, son courage à braver les opinions reçues, firent une vive impression sur le baron. Il revint se marier dans son pays, partageant toutes les convictions de sa fiancée, et après la noce il s'enferma avec elle dans un de ses châteaux, sans avoir aucune communication avec les hérétiques et les libres penseurs. Conformant soigneusement son genre de vie à ses théories, il avait refusé de faire partie du sénat, menait l'existence d'un gentilhomme paysan, n'allait guère à la ville, et tournait de plus en plus à une sombre misanthropie, qu'il qualifiait de « mépris d'un siècle ergoteur et corrompu. »

Le baron et la baronne avaient eu deux filles. Marie, l'aînée, qui avait toutes leurs affections, était morte au moment où sa jeunesse et sa beauté s'épanouissaient

comme une fleur splendide. La cadette, Antoinette-Ghislaine, qu'on nommait toujours Ghislaine, avait eu pour marraine une duchesse d'Arenberg-Meppen, et pour parrain un prince de Léon, de cette famille française qui a été substituée aux Rohan. Cependant l'illustration de sa race et la fortune immense de sa famille n'avaient pu la préserver des chagrins d'une enfance qui s'était écoulée dans les circonstances les plus douloureuses. La mort de Marie avait plongé son père et sa mère dans un abattement dont il serait difficile de donner une idée. Le baron, s'imaginant que le ciel avait voulu punir en lui-même un ancien allié des « rationalistes, » se croyait obligé de devenir chaque jour plus insociable et plus atrabilaire. Quant à la baronne, qui n'avait pas de semblables reproches à se faire, elle n'était pas moins profondément atteinte. On craignit quelque temps pour sa raison, et jamais sa tête ne se remit tout à fait de la secousse qu'elle avait éprouvée. Quoiqu'elle fût encore jeune et belle, elle tomba dans une sorte d'insouciance et d'apathie singulières. Vêtue plus que modestement, elle s'acharnait des heures entières sur une tapisserie, et sa fille pouvait à peine lui arracher quelques paroles insignifiantes.

Les enfants, dont les impressions sont très-mobiles, ne se rendent pas compte de l'effet que peuvent produire ces incurables douleurs. La tristesse qu'on leur

montre, sans même songer à se contraindre, leur semble inspirée par quelque mécontentement secret ou même par le défaut d'affection. On les rend ainsi irritables et défiants. D'ailleurs Ghislaine n'était pas douée d'un esprit pénétrant; elle s'arrêtait en tout à la superficie des choses. Le peu d'imagination qu'elle avait ne lui inspirait que des idées sombres, entretenues par le milieu sinistre où elle vivait. Elle grandit sans joies et même sans distractions. Aussi était-elle blanche, frêle et presque toujours souffrante. Sa mère vit dans cette faible santé un prétexte pour laisser son intelligence sans culture. D'ailleurs, indolente comme l'était Ghislaine, les raisons n'auraient jamais manqué à la baronne pour abandonner sa fille à l'ignorance. Non-seulement Ghislaine se portait si mal qu'on avait craint plusieurs fois pour sa vie, mais son intelligence était rebelle. Très-loin de ressembler à son aînée, qui comprenait tout sans le moindre effort, Ghislaine était regardée comme une bonne fille qui devait, dans son intérêt, végéter aussi paisiblement que possible.

Lorsque Ghislaine eut atteint l'âge de seize ans, sa grand'mère maternelle, personne ambitieuse et vaine, crut devoir faire des représentations, d'ailleurs fondées, sur la bizarre éducation que l'on donnait à sa petite-fille. La baronne, qui subissait l'influence de cette femme impérieuse, tout en l'aimant médiocre-

ment, se décida en murmurant à quelques concessions. On laissa la vieille dame s'occuper de la toilette de Ghislaine, qui passa subitement d'une modestie rustique à une élégance toute parisienne. On consentit même à recevoir de temps en temps, surtout pendant la saison des chasses à courre, quelques parents et quelques amis. Le baron Engelbert ne rangeait pas la chasse parmi les amusements frivoles ou dangereux. « C'était, disait-il, une image de la guerre, une vie d'action qui préservait l'âme des vaines langueurs du siècle et des dangereux raisonnements des sophistes. » Aussi reprenait-il une espèce de gaieté quand, la trompe aux lèvres, il suivait à travers les champs et les bois quelque malheureux lièvre, et qu'il avait la satisfaction de le voir déchirer vivant, après de terribles angoisses, par la meute hideuse de ses chiens affamés; mais si les piqueurs faisaient quelque faute, si les chiens s'acquittaient mal de leur besogne, si un paysan avait regardé d'un air étonné ou narquois ce fier gentilhomme guerroyant contre les lièvres, il grondait ses gens, fouettait ses chiens avec fureur, et revenait en maugréant contre le « radicalisme insolent des villageois. »

Norbert, qui se croyait obligé d'aimer la chasse autant que son compatriote saint Hubert, fut bien reçu au château du baron, où il arriva deux ans après le commencement de la réaction provoquée par la grand'mère

de Ghislaine. La chasse l'absorba d'abord tout entier, mais la chasse ne durait pas toujours : il fallait laisser reposer les chiens; le baron d'ailleurs s'occupait assez d'agriculture pour n'avoir pas toute sa liberté. Norbert n'avait alors d'autre ressource que de causer avec sa cousine en se promenant avec elle autour des massifs de fleurs dispersés parmi les gazons du parc sous les fenêtres du salon. Ghislaine y cueillait des roses de Noël, pâle ornement des derniers jours de l'année, dont le charme mélancolique semblait sourire à son imagination. Elle avait dix-huit ans, elle était devenue une très-belle personne, et sa beauté n'était pas trop flamande. Elle était plus blanche que ces lis dont l'Évangile loue la splendeur, elle était grande, et sa taille était ravissante. Quoique ses traits manquaient d'expression, son nez d'une forme parfaite, son front élevé, encadré de cheveux châtons, ses yeux aussi doux que ceux des colombes, donnaient à sa physionomie un remarquable cachet de noblesse et d'élégance. Quand elle s'animait, ce qui était rare, une teinte pareille à la nuance délicate des roses du Bengale colorait momentanément ses joues. Rien en elle ne rappelait les épaisses et blondes nymphes de Rubens, masses de chair et de sang, nourries de lait et de beurre dans les plaines plantureuses de la Belgique, et que le grand artiste a transportées dans un monde où l'humanité

avait les formes idéales d'une poétique adolescence. Ghislaine possédait toutes les séductions de sa race sans en avoir les défauts; elle était surtout faite pour plaire à une âme naïve, sans aucune expérience de la vie, toute remplie encore d'illusions virgiliennes, et qui se figurait que la première femme qu'il devait aimer serait

Candidior cygnis, hederæ formosior alba.

Dans cette heureuse période de l'existence où rien ne se montre à l'intelligence sous son véritable jour, chacun de nous jouit de la faculté dont le genre humain était doué aux époques primitives. Tout alors prenait un merveilleux aspect. Les rayons immaculés de l'aube étaient les regards de génies bienfaisants qui contemplaient la terre endormie avec un sourire d'amour, l'haleine d'un dieu soupirait dans la brise printanière, et la corolle parfumée des roses servait de retraite à l'essaim des sylphes charmants. Quel homme n'a point à vingt ans, pour peu qu'il ait reçu du ciel le moindre sentiment poétique, opéré d'aussi grands miracles? De quelles séductions irrésistibles n'a-t-il point paré l'objet d'une passion pleine d'une abnégation sans égale! Tel est le secret qui assure aux premières amours un caractère exceptionnel. On aime alors avec une telle spontanéité que toute ombre s'a-

néantit dans les torrents de lumière qui s'épanchent de l'âme éprise. La réflexion est si peu développée, l'expérience si imparfaite, que l'idéalisation la plus hardie ne rencontre devant elle aucun obstacle. Les mots de culte, d'adoration, de sacrifice, qui, hélas ! sont destinés à devenir de trompeuses formules, sont alors l'expression exacte des mouvements impétueux d'un cœur qui possède la glorieuse plénitude de son action.

D'ailleurs, la coquetterie instinctive qui ne manque à aucune fille d'Ève donnait à Ghislaine des conseils dont elle profitait avec une innocente adresse. Elle était, en présence de son cousin, humiliée de son ignorance ; mais, grâce à ce tact exquis, privilège des natures féminines, et qui se développe en elles à leur insu, elle semblait avide de savoir et ne négligeait aucune occasion de demander quelque conseil à Norbert. Elle déplorait avec lui l'insouciance glacée de sa mère, l'étrange froideur du baron. Elle se plaignait amèrement d'avoir été sacrifiée à un deuil qui pouvait être sincère sans entraîner l'oubli des devoirs les plus sacrés. Elle racontait, avec cette verve naturelle qu'une conviction profonde donne aux moins éloquents, les ennuis et les épreuves de sa vie, ses découragements, ses révoltes secrètes, ses colères juvéniles. Ces entretiens remplis d'épanchements se continuaient d'autant plus aisément que la baronne, qui redoutait le mou-

vement plus que la mort, laissait volontiers les deux jeunes parents se promener sous les fenêtres du salon. Le soir, quand ils se trouvaient auprès de la baronne, elle s'absorbait tellement dans ses souvenirs qu'ils pouvaient causer fort longtemps sans qu'elle prêtât la moindre attention à leurs paroles. Après le dîner, le baron ne tardait point à disparaître; il avait calculé qu'en se couchant de très-bonne heure et en se levant avec l'aurore, il vivrait beaucoup moins avec cette espèce humaine qu'il avait prise en antipathie sous prétexte de perfection. La baronne, organisation lymphatique et molle, blonde et pâle, s'affaissait chaque jour davantage sous le poids invisible qui l'écrasait. Avec l'apathie d'un être privé de réflexion, elle travaillait jusqu'à minuit et quelquefois plus tard, non par amour d'une besogne insipide, mais dans la crainte de faire un mouvement pour gagner sa chambre à coucher.

3

La jeunesse de Ghislaine, sa beauté, surtout la rare élégance de ses manières, empêchaient de distinguer chez elle les germes des défauts qui, au premier coup d'œil, frappaient chez ses parents. Un observateur pénétrant eût peut-être conjecturé qu'elle aurait un jour l'esprit misanthropique et défiant du baron et la mélancolie découragée de sa mère. Norbert, à vrai dire, n'était pas un psychologue très-exercé. Sa belle cousine, — la rose de Noël, comme il aimait à l'appeler, — lui paraissait une créature idéale, et il éprouvait une telle jouissance de l'amitié qu'elle lui témoignait, que son imagination n'allait pas au delà de ce paradis, qu'il faudrait, hélas !

bientôt quitter. Pour Ghislaine, le mot d'amitié que je viens d'employer était peut-être exact, — quelle jeune fille voit clairement à cet âge ce qui se passe dans son âme? — Pour Norbert, il était trop faible. Un homme moins inexpérimenté que Norbert n'eût pas tardé à deviner que son amitié pour Ghislaine était une vraie passion.

Plusieurs causes contribuaient à son aveuglement. Sa cousine était beaucoup plus riche que lui, et il n'ignorait pas que sa famille l'avait depuis longtemps promise à une famille ducale française, dont les terres étaient en Bretagne. Ces considérations lui paraissaient si fortes que Ghislaine lui semblait placée dans une autre sphère que celle où devait se passer sa vie. Du reste, ses appréciations étaient assez fondées. Sa cousine, qui n'avait presque rien appris, s'était cependant assimilé quelques idées qui étaient devenues pour elle une sorte de religion. Elle était intimement convaincue qu'elle était destinée à être duchesse; son rôle social faisait, à ses yeux, partie de l'essence même des choses. Dans ces intelligences froides et bornées, les conventions humaines prennent aisément, du moins dans la jeunesse, la place de la fatalité antique. Le peu d'affection dont elles sont susceptibles est toujours subordonné à certains principes qui se rattachent au ciel; mais quand elles ont acquis plus d'expérience de la vie;

ces principes conservent-ils la même valeur absolue ? Il serait téméraire de l'affirmer.

Ai-je eu raison d'appeler Ghislaine « une âme froide ? » Ce mot, je le crains, ne rend pas très-exactement ma pensée. Aucune passion ne pouvait encore prendre racine dans son cœur ; mais elle portait dans l'amitié une ardeur très-sincère, car les natures disposées à la mélancolie ont généralement besoin de consolateurs. Or Norbert s'acquittait à merveille de ce rôle. Il n'humiliait jamais, comme la baronne, l'orgueil de sa cousine ; il ne froissait jamais sa sensibilité, comme son père ; il ne paraissait jamais surpris de son ignorance : il comprenait toutes les causes de ses chagrins, il était toujours disposé à lui donner raison contre ceux qui refusaient de voir en elle la plus parfaite des créatures. Sans s'en douter, et guidé par l'instinct mystérieux de l'amour, Norbert agissait comme un séducteur consommé ; mais un séducteur aurait nécessairement nourri d'autres espérances que lui, espérances qui eussent excité le courroux de la jeune Flamande. Elle aimait en effet moins le consolateur que la consolation, l'idéal autant que la personne. Sans connaître même le nom du divin Platon, elle était essentiellement platonicienne. Dans l'isolement moral auquel les circonstances l'avaient condamnée, le bonheur suprême qu'elle avait rêvé, c'était d'épancher ses douleurs dans un cœur fraternel.

Son beau songe se trouvait réalisé ; mais ce que Norbert ne soupçonnait même pas, c'est qu'une tante, une cousine, une sœur se fût peut-être acquittée aussi bien que lui du rôle dont il était si fier.

Cependant, au lieu d'essayer de se rendre compte de sa situation, il se laissait aller à l'exaltation si naturelle à son âge. Il dormait peu, il ne travaillait plus, il chassait le moins possible, il n'avait plus qu'une pensée, qu'une préoccupation. Une fleur que Ghislaine avait touchée devenait pour lui un véritable trésor, il ne feuilletait d'autres livres que les siens, il griffonnait des vers pour les déchirer avec colère comme indignes de la divinité à laquelle il rendait un culte aussi fervent que discret. Les hommes de quarante ans souriront de ces enfantillages ; mais Norbert n'était pas dans l'âge où l'on regarde les décisions de la raison comme des oracles. Il ne tarda point cependant à comprendre le rôle qu'elles jouent dans la vie, quand je ne sais quel vieux duc vint demander la main de Ghislaine pour son fils aîné. Ce voyage transforma momentanément les habitants du château. Le baron était enchanté d'une alliance qui faisait entrer sa fille dans une famille intimement liée avec les anciens chefs de la Vendée et de la Bretagne. Les Celtes entêtés de l'ouest de la France étaient à ses yeux le type du peuple catholique et monarchique par excellence. Tous leurs géné-

raux étaient des héros et des martyrs, et il canonisait à la fois Vendéens et chouans, Lescure et Puisaye, Bouchamp et Cadoudal. Le duc, ancien ami du prince de Talmont, était lui-même un peu embarrassé d'être vénéré comme un saint de l'Eglise primitive ; il avait quelque envie de sourire en entendant parler des vertus chrétiennes de Charette, le voluptueux général des *cabaniers* et des *huttiens* du Poitou. Norbert était le seul qui conservât son sang-froid. Malgré les leçons des révérends pères de la compagnie de Jésus, il n'était pas aussi étranger que ses hôtes aux idées de son siècle et à tous les enseignements de l'histoire. D'ailleurs l'arrivée du duc ne l'avait nullement porté à l'enthousiasme. Il contemplait avec une stupéfaction profonde le changement soudain qui s'était opéré dans sa poétique cousine. Elle était descendue sur la terre de la façon la plus dégagée. Elle ne parlait que de bijoux, de dentelles, de cachemires, de corbeille, comme si ces graves sujets l'eussent préoccupée toute sa vie. De ses rêveries, de ses ennuis, de ses épreuves, aucune trace ne restait sur son beau front, aussi serein qu'un ciel d'été ; l'ange devenait une fiancée comme tant d'autres.

Norbert était atteint au cœur ; sa foi dans l'être parfait, et malheureusement fantastique, auquel il donnait le nom de femme, était détruite, et cette déception est

la plus cruelle, parce qu'elle est la première et qu'elle ouvre à l'imagination la porte d'un monde de douleurs. Il avait l'air d'un croyant qui a découvert une objection insoluble contre la religion à laquelle il a dévoué sa vie. C'est en vain qu'il essayait de se distraire de ces douloureuses préoccupations. La promenade n'était pour lui qu'une occasion de s'absorber dans ses pensées. Dès qu'au retour de ses excursions il apercevait les arbres du parc ou les toits du château, il s'arrêtait dans une sombre extase, sans pouvoir détacher ses regards de ce séjour où il avait passé les heures les plus belles de sa vie. Il se disait bien alors qu'un prompt départ était inévitable; mais quand approchait le moment de prendre une résolution définitive, son courage faiblissait. Sa volonté n'avait pas été assez énergique pour donner à Ghislaine la conviction qu'aucun homme ne pouvait, comme lui, assurer son bonheur, elle n'était pas non plus assez forte pour le décider à mettre fin à une situation devenue intolérable. Comme toutes les âmes qui ne sont pas solidement trempées, il se faisait de sa douleur une sorte de satisfaction amère; mais parfois elle le jetait dans de tels désespoirs que des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux. Les courts moments qu'il donnait au sommeil étaient troublés par des visions étranges. Cependant, quoiqu'il fût assez fier pour affecter le plus grand

calme, son attitude pensive faisait un contraste trop visible avec la satisfaction de ses hôtes. Il s'aperçut qu'il commençait à ne pas dissimuler assez bien l'amertume et le dédain qui remplissaient son âme. Ce jeune homme, dont l'air était doux et presque timide, excellait dans la satire quand il était sérieusement révolté, et il devenait d'autant plus redoutable qu'il ne dépassait jamais, dans ses épigrammes les plus sanglantes, les limites de la convenance la plus rigoureuse. Il fit bientôt ses adieux au baron Engelbert, emportant de Ghislaine un souvenir plein d'amertume, et plus entraîné encore vers les idées mystiques qu'au moment où il quittait l'université de Louvain.

Vieux diplomate, honoré de la confiance du roi des Pays-Bas alors que la Belgique et la Hollande ne faisaient qu'un seul Etat, le comte Charles-Hubert n'avait aucun des préjugés de son fils, quoiqu'il eût cru devoir, par une condescendance assurément exagérée, le faire élever chez les jésuites. « Voltaire, disait-il, pour se consoler de sa faiblesse, a été leur disciple, et je compte d'autant plus sur la loi des réactions que je connais l'intelligence naturellement droite de Norbert. » Cependant, quand il vit que son fils, après avoir déjà passé quelques années dans la diplomatie, se laissait envahir de plus en plus par la mélancolie, il s'inquiéta sérieusement des tendances d'un esprit dont le déve-

loppement était si lent et si douloureux. La comtesse, née en France, dans un des départements de l'ouest, entretenait malheureusement chez Norbert les dispositions bizarres d'une imagination qui ne l'entraînait pas, comme s'il eût été Italien ou Provençal, vers une vie de plaisirs et d'aventures, mais qui le plongeait dans des rêves sans fin, dans des extases perpétuelles, et parfois dans un abattement profond. Son père comprit la nécessité de réveiller cette intelligence engourdie, de lui faire connaître et la vie et les hommes. Il était convaincu que le soleil du Midi chasserait de son âme les tristes fantômes qui naissent dans les brouillards de la mer du Nord. Il avait donc pensé à le conduire lui-même dans la Suisse italienne, en Italie, en Grèce et aux bords du Danube. Seulement il se sentait bien vieux pour de si longs voyages. En outre, comme il s'agissait de rendre à une organisation exaltée le calme, le bien-être et la pleine possession de ses forces, l'expérience et la sagacité d'un médecin lui paraissaient indispensables. Le docteur Paul Ivanovitch se proposant de parcourir l'Europe méridionale, il se décida à lui confier Norbert. « Si son esprit, lui dit-il, n'est pas exempt de bizarreries, s'il est peu expansif, il a un cœur d'or ; il ne tardera point à s'attacher à un compagnon qui, comme vous, a l'habitude de se dévouer à ceux qui souffrent, et qui sait que les plus malades ne

sont pas toujours dans leur lit. Votre voyage sera d'autant plus avantageux pour Norbert qu'il y trouvera mille sujets d'études. Menez-le dans les Alpes méridionales, au bord des lacs charmants de la Suisse italienne, dans les plaines de la Lombardie, au fond des vallées de l'Arcadie et des Karpathes. Quand il aura examiné les Romansches protestants ¹, les Italiens ultramontains, les Grecs, les Roumains et les Serbes orthodoxes, il comprendra sans peine que le christianisme se modifie conformément au génie des peuples. Le libéralisme naturel qu'il tient de son sang flamand se fortifiera par la réflexion et la comparaison des civilisations diverses. Sans doute il ne goûtera jamais des théories pareilles aux nôtres, qui sont trop contraires à la tendance sentimentale de son caractère; mais pourtant j'ai l'intime conviction que vous en ferez un homme, même un diplomate. »

Quelques jours après cet entretien, Norbert et le docteur partaient pour la Suisse, où je les rencontrai une première fois dans les circonstances qu'on connaît. Quand je les revis, c'était presque à la veille du jour où l'histoire de la duchesse Ghislaine et du vicomte Norbert allait se dénouer. Depuis ma promenade à

¹ Le canton des Grisons est mixte, mais les protestants sont les plus nombreux.

Gandria, je n'avais entendu parler de mes voisins de Capolago qu'au retour de la belle saison. J'appris d'un Italien de Mendrisio qu'ils faisaient de fréquentes excursions en Lombardie, au bord du lac Majeur et des lacs de Varese, de Como, d'Iseo et de Garda. Lorsqu'un soleil chaque jour plus brûlant leur fit regarder le canton du Tessin comme une région relativement tempérée, ils dirigèrent leurs courses vers les pentes boisées du Monte-Cenere, couvert de forêts de châtaigniers, et qui divisé le canton en deux parties inégales. Ayant su que je me proposais de visiter le couvent de Bigorio, situé sur des hauteurs perpétuellement rafraîchies par des eaux jaillissantes, ils s'arrangèrent de façon à faire aussi ce pèlerinage, qu'une madone célèbre recommande aux artistes.

Tout le pays qu'on parcourt pour aller de Lugano à Bigorio ressemble à un parc. Après avoir traversé les villages de Canobio et de Tesserete, on arrive à Sala, où l'on commence la facile ascension de la montagne sur laquelle est bâti le monastère. Tandis que je descendais de voiture, on bridait un mulet destiné à une jeune femme qu'un homme plus âgé accompagnait. Sans m'occuper beaucoup de cette rencontre, je m'élançai dans la direction du couvent. Le long du chemin, on a construit de petites chapelles qui servent à cette pratique de dévotion que les catholiques romains

nomment *via crucis*. Sans ces petits édifices consacrés à la passion du Rédempteur, cette délicieuse Arcadie ne ferait jamais songer à une croix douloureuse ; mais le ver rongeur n'est-il pas caché dans le calice des fleurs, et l'affreux squelette de la mort n'apparaît-il point quelquefois même dans le sourire de la jeunesse et de la beauté ? L'élégante étrangère qui gravissait derrière moi la montagne, et que j'apercevais en me retournant pour regarder le paysage, semblait elle-même une personnification des douleurs secrètes qui empoisonnent les existences les plus brillantes en apparence. En effet, elle s'avancait d'un air profondément ennuyé, sans paraître écouter les dissertations de son compagnon, comme une personne qui s'acquitte d'une tâche pénible avec assez peu de résignation. Lorsqu'elle atteignit presque en même temps que moi la plateforme qui est voisine du monastère, je m'attendais à voir la magnificence du spectacle triompher de son indifférence ; il n'en fut rien cependant, elle resta impassible devant un paysage digne du pinceau de Claude Lorrain.

Pendant que je m'oubliais dans la contemplation du splendide panorama qu'on découvre du haut de la montagne, le vicomte et le docteur sortirent du monastère. Celui-ci, à la vue de l'étrangère, ne put contenir une émotion profonde. La jeune femme que j'avais

sous les yeux n'était autre que Ghislaine. La présence de Norbert parut causer à la duchesse une surprise agréable. Il ne fallait pas être un observateur bien pénétrant pour s'apercevoir que le mariage qu'elle avait accepté avec tant d'empressement n'avait pas réalisé ses espérances. Le duc n'était pourtant ni un méchant homme ni un mauvais mari. Grâce à la fortune considérable que son père lui avait laissée, il ne refusait jamais de satisfaire les fantaisies de sa femme. Malheureusement il était très-absolu, très-personnel, et sûr d'être dans son droit en se préoccupant sans cesse de lui-même. Il ne comprenait pas que sa compagne pût avoir une autre manière de voir que lui. Dès les premiers jours de son mariage, il avait eu la maladresse d'irriter la vanité de la fière Ghislaine en voulant redresser toutes ses idées, combattre ses préjugés, « refaire son éducation, » car telles étaient les expressions qu'il employait bravement. La jeune Flamande écouta tous ses sermons avec une déférence apparente ; mais dès lors elle le trouva souverainement ridicule. Quoiqu'elle dissimulât d'abord assez habilement toutes ses impressions, il était difficile que le mari de Ghislaine ne s'aperçût pas avec le temps qu'elle ne faisait aucun cas de ses théories, et qu'elle attachait à son affection une très-médiocre importance. Or le duc, qui prétendait être le centre de toutes choses, s'acharnait de plus

en plus à obtenir une intimité impossible. Aussi, après avoir semblé ennuyeux, finit-il par paraître intolérable.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour comprendre les causes de ce profond désaccord. Ghislaine m'avait priée de l'aider à découvrir une habitation comode aux bords du lac, et, dans une longue promenade que nous fîmes jusqu'à Melano, son mari manifesta perpétuellement les côtés faibles de son caractère. Lorsque nous entrâmes dans le bateau, j'éprouvai quelque hésitation en indiquant aux bateliers la direction qu'il fallait prendre. En effet, quoique d'une étendue médiocre, le lac de Lugano est composé de plusieurs golfes qui ont tous leur physionomie et leurs paysages particuliers. Le golfe de Porlezza se dirige au nord-est; au midi, le lac s'enfonce dans les terres vers Porto-Morcote, et plus profondément vers Capolago; le petit golfe de Ponte-Tresa tourne au nord-ouest, et celui d'Agno, plus allongé, au nord. Après un moment de réflexion, il me sembla qu'en marchant vers le sud nous trouverions plus aisément une villa bien située; mais à peine étions-nous arrivés en face du San-Salvadore que le duc voulait déjà descendre au village de Paradiso. Ce village, bâti au pied de la verte montagne, se compose de maisons peintes en gris, en jaune et en rose pâle, d'une construction très-régulière, qui baignent leurs pieds dans les ondes du Lago-Ceresio.

Au-dessus du Paradiso, consacré à l'industrie de la soie, qui occupe dans le Tessin un grand nombre de bras, s'épanouissent sur des sillons soigneusement cultivés des mûriers au feuillage lustré. A mesure qu'on s'élève sur les pentes du San-Salvatore, les mûriers sont remplacés par des arbres forestiers, puis par des buissons, qui poussent avec une sorte d'ardeur dans les flancs du rocher, revêtu jusqu'à son sommet d'un opulent manteau de verdure. Le duc, sans même jeter un regard sur le site, déclara qu'il était inutile d'aller plus loin. Il craignait, disait-il, de s'aventurer à une trop grande distance de la ville, n'ayant aucune espèce de penchant pour la vie de chalet, et n'entendant nullement renoncer à « ses aises. » Sans s'apercevoir du sourire ironique qui donnait un nouveau charme à la belle figure de sa femme, sans même lui demander son avis, il développait son opinion avec la vivacité étourdie d'un enfant égoïste et entêté; mais s'il avait la pétulance de l'enfance, il en avait aussi la mobilité, et comme Ghislaine ne paraissait pas très-pressée de s'établir au milieu des magnaneries, je décidai assez facilement le duc à continuer notre voyage.

Une révolution géologique a détaché du San-Salvatore et jeté dans le lac le promontoire de San-Martino, séparé des flancs arides de la montagne par la route soigneusement entretenue qui suit le Ceresio à travers

des arbres, des arbustes et des fleurs de toute espèce. Les châtaigniers, les mûriers, les oliviers, les hêtres, se mêlent aux clématites des haies, aux vignes vulpines, aux cytises et aux chèvrefeuilles. Quand les lis bulbifères étalent sur le rocher leurs fleurs campanulées, d'un pourpre éclatant, on croirait voir briller dans les halliers le *flammeum* qui flotte en Albanie sur le front des épouses. Malheureusement, non loin du promontoire s'élèvent les ruines d'un château, asile bien-aimé des vipères, qui fourmillent à la base du San-Salvadore, et dont les murailles poudreuses sont surmontées de pâles oliviers, étagés d'une manière tellement symétrique, qu'à une certaine distance ils paraissent former une crête sur la pente de la montagne. Au lieu d'appeler l'attention de mes compagnons sur la physionomie de ce paysage, j'entamai de lugubres histoires sur la perfidie des vipères, dont le vieux castel que nous avions sous les yeux était devenu la demeure favorite. Tandis que nous longions l'Arbostora, ramification boisée du San-Salvadore, je me faisais un malin plaisir d'exciter la colère du duc contre ces régions « sauvages, » où les reptiles pullulent comme aux siècles antédiluviens, et où les hommes semblent avoir conservé les passions ardentes des époques primitives. La duchesse portait des regards d'envie de l'autre côté du lac sur le village de Campiglione. L'église, assez éloi-

gnée de ce village, avec son double escalier et son portail hardi, a l'air d'une retraite bâtie aux bords des eaux pour les âmes qui veulent se recueillir devant l'Eternel, loin des agitations du monde et de la vie. A mesure que nous approchions, Ghislaine s'absorbait de plus en plus dans les pensées que paraissait lui inspirer cette riante solitude, que l'éclatant soleil du midi inondait alors de tous ses feux. Ses yeux s'arrêtaient avec une sorte de fixité malade sur une belle maison, construite entre l'église et le pont de Mélide, et dont les blanches murailles brillaient au milieu des mûriers, des noyers et des cascades murmurant dans les hautes herbes. Nous arrivâmes devant Bissone, en passant sous l'immense pont qui unit les deux rivages du Ceresio. Le village de Bissone, bâti en face de Mélide, sur la rive orientale du lac, dont il est séparé par une place plantée de mûriers, a un aspect si riant que le duc fut presque séduit et que la duchesse elle-même, malgré son indifférence, laissa échapper un signe d'approbation. Trois ormes immenses, qui s'élevaient parmi les mûriers, semblaient fiers de la majesté de leur taille et de la grandeur de leurs rameaux. Aux branches des arbres pendaient de longs filets qui laissaient voir à travers leurs grandes mailles les maisons construites sur des arcades où les indigènes viennent, à l'abri d'un soleil dévorant, contempler leur lac d'azur, le pont gi-

gantesque, les blanches « caves » de Mélide et les pentes verdoyantes de l'Arbostora. Nous descendîmes du bateau pour nous promener dans le village protégé par le dieu (*divus*) Carpophore, car sur le sol italien les saints deviennent des dieux ¹, comme autrefois les césars. Les bateliers cueillirent pour nous des juliennes, des roses et du thym dans le jardin d'un hôtel dont l'enseigne pendait, balancée par la brise, à la gueule d'un poisson ; mais l'apparence plus que modeste de cet hôtel donna au duc une fâcheuse idée de la *civilisation* de Bissone. Quoiqu'il ne se séparât jamais de son cuisinier, il parut craindre que cet artiste éminent ne fût très-mal secondé par les pêcheurs de Bissone, que l'honorable gentilhomme trouvait « farouches, » probablement à cause de leurs chapeaux pointus, de leurs barbes noires, de leurs regards expressifs et de leurs vestes brunes négligemment jetées sur une épaule.

Nous retournâmes à Lugano : le duc, après avoir jeté un coup d'œil sur Melano, ne voulut pas prolonger l'excursion. Pourquoi cependant gardai-je de cette promenade un profond souvenir ? C'est que j'avais trop bien compris en observant le duc et Ghislaine que l'union de ces deux êtres si différents se transformerait tôt ou tard en une lutte douloureuse. Comme tous

¹ On lit sur le fronton de l'église : *Divo Carpophoro dicatum.*

les esprits étroits, le duc avait le malheur de se croire très-capable, parce qu'il possédait au plus haut degré le don de maintenir et d'accroître son bien-être individuel. L'admiration très-sincère qu'il avait pour lui-même, pour son rang, pour sa fortune, pour tous les avantages accumulés sur sa tête précieuse, ne lui permettait pas même de penser qu'on pût jamais lui préférer personne. Il aurait dû naître chez les Slaves du sud ou chez les Albanais, parmi lesquels le chef de la famille est pour sa compagne un être infailible et irréprochable. Malheureusement, dans l'Europe occidentale, de pareilles illusions sont la cause d'une sécurité déplorable, car les combinaisons les plus ingénieuses n'y sauraient rendre le moindre prestige au « principe d'autorité, » tel qu'il est compris dans les pays semi-asiatiques. Toute domination qui n'a pas l'affection et la confiance pour base est exposée à de cruelles déceptions. Le duc s'apercevait bien que l'humeur de Ghislaine devenait de plus en plus difficile, mais il attribuait son état à des causes purement physiques. Il s'était, me disait-il, décidé à voyager pour calmer une surexcitation nerveuse qui menaçait de s'aggraver. Sa femme avait eu dès l'enfance des crises de somnambulisme dont le retour inquiétait les médecins. Il avait donc pris le parti de se diriger vers le midi, d'autant plus volontiers que le climat de la froide Bretagne n'était pas très-favorable à sa propre santé.

Les commencements du séjour que les deux époux firent à Lugano tranquillisèrent le duc, qui avait été un moment inquiet de l'état d'esprit de sa femme. La duchesse était en apparence moins irritable; mais ce calme précurseur de l'orage n'aurait pas rassuré un esprit sagace. Ghislaine, presque toujours isolée dans ses réflexions, se préparait visiblement à quelque grand parti. En arrivant dans la Suisse italienne, elle était disposée à faire comprendre au duc la valeur du trésor dont il était devenu l'indigne possesseur. Norbert était précisément le personnage nécessaire à l'exécution de ses plans de vengeance. Sans doute il n'avait plus ses anciennes illusions; mais la puissance des souvenirs de la jeunesse est si grande qu'il est toujours aisé de les réveiller. La fièvre qui brillait dans les yeux de Ghislaine, le son de sa voix, l'animation de son teint, indiquaient assez qu'elle entrait dans une de ces heures solennelles où se brisent souvent les organisations incomplètes, qui se jettent dans l'abîme avec l'imprévoyance farouche du taureau qu'irrite le drapeau rouge.

Norbert, il ne faut pas le perdre de vue, avait été le premier ami et le patient consolateur de Ghislaine. Il lui avait inspiré autant de confiance que d'affection. Quoiqu'elle ne trouvât plus en lui l'enthousiasme qu'elle lui avait autrefois inspiré, cependant le duc ne gagnait guère à être comparé à un homme tel que Norbert,

aussi dévoué que modeste, aussi porté à oublier ses désirs qu'à se préoccuper de ceux des autres. Son irrésolution naturelle et la faiblesse de sa volonté n'étaient pas des défauts aux yeux de Ghislaine, qui avait soif d'autorité, et que son mari s'efforçait maladroitement de maintenir dans une minorité perpétuelle et humiliante. Elle, qui aimait à imposer ses opinions, était flattée au delà de toute expression de voir son cousin, dont chacun vantait l'esprit et la prudence, adopter avec ardeur toutes ses rancunes et tous ses préjugés contre le duc. A l'époque de son mariage, elle était trop jeune, trop peu portée surtout à la réflexion pour s'être aperçue de l'antipathie qu'avait inspirée à Norbert celui qu'il devait naturellement considérer comme un rival. Aussi, après la rencontre de Bigorio, fut-elle enchantée et surprise de trouver dans l'âme du jeune homme l'écho de ses colères. Elle s'habitua bien vite à lui confier comme autrefois ses déceptions et ses chagrins. Seulement cette intimité, qui était, quelques années plus tôt, dénuée de tout inconvénient sérieux, ne pouvait plus avoir le même caractère. Autant la jeune fille était réservée, autant la jeune femme, animée probablement par le courroux, semblait passionnée. Commençait-elle à aimer dans Norbert l'ami enthousiaste de la jeunesse et le confident sympathique de ses chagrins? La passion, autrefois

endormie dans son cœur, lui donnait-elle ses premiers conseils? Était-elle arrivée à cette période de l'existence où toute fille d'Ève caresse involontairement des rêves d'amour? N'obéissait-elle qu'aux pensées de vengeance dont son imagination était obsédée? Toutes ces causes agissaient probablement sur sa volonté pour la décider à une insurrection complète; le mot insurrection n'est pas trop fort, car il n'était pas difficile de prévoir que Ghislaine, avec son caractère, loin de chercher à tromper le duc, se ferait gloire de sa révolte.

Le docteur Paul Ivanovitch, habile à saisir les symptômes les plus légers de ces graves phénomènes, m'en parlait parfois avec le ton insouciant d'un observateur habitué aux manifestations les plus excentriques de la nature humaine; mais l'excellent homme n'échappait pas à l'émotion quand il voyait le malheur fondre avec la sinistre rapidité d'un oiseau de proie sur les personnes qui lui avaient témoigné la moindre bienveillance. Un jour il entra chez moi et s'assit d'un air tellement accablé que je devinai sans peine quelques graves complications. « Non-seulement Ghislaine, me dit-il, s'est subitement décidée à devenir infidèle à son mari, mais elle l'a bravé par je ne sais quelle confiance audacieuse où le nom de Norbert a été prononcé. » Voici, comme je l'appris plus tard, la scène qui avait eu lieu.

Un soir, Ghislaine était rentrée après la promenade qu'elle faisait chaque jour sur le lac. Le duc s'était montré plus ennuyé, plus occupé de lui-même que jamais. En débarquant, les deux époux avaient trouvé Norbert qui marchait seul au bord de l'eau.

— Venez, lui dit le duc d'un air parfaitement insouciant, venez prendre le thé avec nous. Vous tiendrez compagnie à ma femme, car je me retirerai de bonne heure : ce maudit lac m'a donné un rhume affreux !

Ghislaine prit le bras du vicomte. En la voyant marcher à côté de lui, on eût dit que, fatiguée d'une lutte intérieure, elle allait s'affaïsser à chaque pas. Le duc, toujours fidèle aux résolutions que lui imposait l'hygiène, quitta le salon après avoir déposé un baiser sur le front de Ghislaine et invité Norbert, comme il le faisait tous les jours, à revenir le lendemain.

La duchesse attacha un long et mélancolique regard sur la porte qui venait de se refermer, puis sa tête s'inclina sur sa poitrine comme ces pâles fleurs dont le calice délicat est appesanti par l'abondante rosée du matin. Norbert, surpris de son silence prolongé, la contemplait avec une stupéfaction mêlée d'angoisse. Cette espèce d'extase lui paraissait tellement semblable aux crises de somnambulisme auxquelles il la savait sujette, qu'il commençait à s'inquiéter sérieusement, lorsqu'il vit une larme couler sur la joue de la duchesse.

— Vous souffrez, Ghislaine? demanda le vicomte d'une voix attendrie.

— Non, dit-elle. Peut-être ai-je souffert;... mais je ne veux plus souffrir, ajouta-t-elle en regardant Norbert avec exaltation.

Norbert la pressa sur son cœur, et dans cette longue étreinte elle parut oublier, avec les ennuis du passé, les périls de l'avenir.

Les natures imparfaites, qui ne comprennent pas plus la passion que le sacrifice, ne rencontrent jamais dans les entraînements les plus impétueux la réalisation de leurs rêves. Après avoir essayé d'atteindre l'idéal qui a séduit leur mobile imagination, elles retombent brisées par cet effort à la fois douloureux et impuisant. A peine, au bout de quelques jours, Ghislaine eut-elle sondé du regard l'abîme où elle s'était précipitée, qu'elle se révolta à la fois et contre elle-même et contre Norbert. Elle résolut de ne plus revoir l'homme dont la seule pensée lui était devenue si odieuse. Tandis que le vicomte perdait tout prestige à ses yeux, le duc, grâce à une réaction irrésistible, lui apparaissait sous un jour complètement différent. Aussi, cédant à une de ces impulsions énergiques qui étaient une conséquence de son organisation, elle monta chez son mari, et, sans même s'apercevoir du sourire froid avec lequel il la recevait, elle lui avoua la faute commise,

et qu'elle voulait, disait-elle, faire oublier par une vie de dévouement et de repentir. Après ce déluge de paroles, des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux. Dominée par une émotion terrible, elle ne cherchait même pas à lire dans les yeux de son mari l'effet produit par cette confession singulière.

Quand elle eut fini, le duc se leva. — Calmez-vous, Madame, dit-il avec l'impassibilité glaciale d'un juge; l'exaltation dont vous venez d'être victime est le résultat d'une déplorable éducation que j'ai en vain essayé de refaire. Après avoir dédaigné mes conseils avec une invincible obstination, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même des conséquences d'un orgueil et d'un entêtement que j'ai toujours profondément déplorés.

Tandis qu'il s'éloignait en conservant la sérénité de ces pontifes des anciens âges qui, dociles à la voix de leurs dieux, enfonçaient un glaive sacré dans le sein des victimes humaines, la duchesse, frappée au cœur, tombait évanouie. On la transporta mourante dans son lit, et on appela le docteur Paul Ivanovitch, qui avait deviné une partie du drame mystérieux dont il était le témoin. En proie à un délire presque continu, Ghislaine murmurait tristement tantôt le nom de Norbert, tantôt celui de son mari; mais alors ses traits amaigris trahissaient un singulier effroi. En d'autres moments, elle tombait dans une paisible extase. Elle semblait sou-

rire aux célestes phalanges, et on l'entendait répéter tout bas : « Refuge des pécheurs, ô Marie, priez pour moi ! » Dans les intervalles lucides que lui laissait cette crise terrible, elle confiait au docteur, avec une véritable naïveté d'enfant, ses pensées, ses remords, ses projets; la terreur que lui inspirait son mari, sa résolution de fuir Norbert, son intention bien arrêtée de chercher dans la religion les moyens d'expier sa faute. Ne pouvant s'empêcher d'associer son complice à ces sentiments de pénitence, elle conjurait le médecin de l'engager à revenir aux salutaires croyances de sa jeunesse.

Norbert ne donnait guère moins d'inquiétude au bon docteur. L'étrangeté de cette situation le plongeait dans un profond désespoir. Il s'accusait d'être la cause des douleurs de Ghislaine et de sa folie. Un secret amour-propre le disposait, sans qu'il s'en aperçût, à s'estimer plus coupable qu'il ne l'était peut-être. Quel homme se résigne, même dans les chagrins les plus sincères, à n'être qu'un rouage insignifiant? D'ailleurs Norbert était obligé de s'avouer que sa passion pour Ghislaine avait exercé une incontestable action sur la destinée de la jeune femme.

4

C'est encore au milieu des plus charmants paysages de la Suisse italienne que se déroulèrent presque devant moi les dernières scènes de ce triste drame. Avant de quitter Lugano et de m'embarquer sur le lac Majeur pour les îles Borromées, j'avais l'intention de m'arrêter à Locarno. Je ne quittai pas sans regret les rives heureuses du Lago-Ceresio. Lorsque j'entrai dans la calèche qui m'attendait devant l'hôtel du Parc, le soleil dardait ses flèches d'or sur les campaniles de Lugano. La campagne rayonnait d'une splendeur indescriptible. Les monts retentissaient du cri des grives chanteuses ; le thym et le serpolet exhalaient leurs par-

fums le long des haies, où les tiges anguleuses du houblon, parées de grappes vertes, s'enlaçaient aux branches des sureaux et de la viorne-aubier. Les torrents mêlaient leur voix à celle des bouvreuils et des fauvettes. Le magnifique paon du jour nageait dans une atmosphère limpide, pareil à ces fleurs que le vent balance un moment dans les airs. La mésange au bec fin secouait ses ailes cendrées sur les pierres luisantes, tandis que l'alouette s'élançait joyeusement vers un ciel plus bleu que les plus beaux saphirs. La route serpentait dans le val d'Agno, digne d'être chanté par un Théocrite, qui mène au Monte-Cenere, dont le sommet dépassait les collines couvertes de maisons aux larges arcades, de vignes capricieuses et de verts pâturages. Dans les villages de Vesia, de Cadempino, de Taverne, de Bironico, s'épanouissaient aux fenêtres des œillets rouges dont les tiges bleuâtres voilaient la brune figure des jeunes Tessinoises à l'œil vif et curieux. Des milliers d'insectes bourdonnaient dans la fleur de pourpre des rhododendrons ou dans la cloche azurée des campanules. L'âme se sentait involontairement pénétrée de la sérénité de cette nature souriante.

Le chemin, après avoir gravi les pentes du Cenere, où grandissent d'admirables châtaigniers au tronc noir et rugueux, descend vers le val Leventina, vallée véritablement arcadienne, arrosée par le Tessin, qui se

précipite en grondant des sommets sublimes du Saint-Gothard. Au loin, Bellinzona, qui garde le passage des Alpes avec ses vieilles tours féodales, se perdait dans la brume qui rampait dans les gorges des montagnes. Sous mes pieds s'épanouissait la vallée avec ses moissons qui renaissent deux fois dans l'année, ses champs symétriquement découpés, bordés de peupliers et de saules, sa rivière remplie d'îlots sablonneux, dont les ondes, un moment paresseuses, se traînent languissamment vers le lac Majeur, où elles semblent se perdre avec regret. Quand on atteint le pied du Monte-Cenere, on trouve Magadino, dont les murs sont ornés de fresques représentant des saints qui ne parviennent pas à préserver les habitants de la *mal'aria*. Les maisons se mirent dans l'azur profond du lac, qui se prolonge au loin à travers les gorges vertes des montagnes. En face de Magadino s'épanouit Locarno, avec ses citronniers, ses arcades élancées, ses maisons aux couleurs vives et aux contrevents bigarrés. Tandis que Magadino est privé pendant trois mois des rayons du soleil, Locarno jouit perpétuellement d'un climat vraiment italien, sans toutefois être complètement à l'abri de la *mal'aria*, fléau engendré par l'incurie, et dont sont préservés Bellinzona, Lugano et Mendrisio.

Après avoir traversé le lac en bateau, je me décidai, sous la voix d'un secret pressentiment, à me diri-

ger sur-le-champ vers le sanctuaire le plus fréquenté du Tessin. Dans la montagne, au milieu d'un large ravin, apparaît un roc sur lequel sont construites les chapelles qui mènent à la Madonna del Sasso (Madone du Rocher). La pente est assez douce et couverte de bouquets d'arbres. Un limpide ruisseau descend vers Locarno, le long du rocher et par un double lit, en formant sur sa route de petites cascades dont la voix se mêle aux cris des cigales.

Lorsque je me présentai à l'entrée de l'église, la porte en était ouverte. Dans ce temple charmant, éblouissant de dorures, régnait la plus agréable fraîcheur. Au dehors, au contraire, un ardent soleil brûlait les dalles; les pavés étincelaient; les larges fleurs de pourpre d'un cactus placé à une des fenêtres du couvent pendaient languissamment le long de la grille de fer; un souffle embrasé pénétrait la nature tout entière. Jamais je n'avais aussi bien compris qu'en ce moment le penchant qui entraîne les populations du midi, en Asie comme en Europe, dans l'Hindoustan comme en Italie, vers la quiétude monastique. Le climat dévorant du sud produit les moines, comme la Scandinavie et la Grande-Bretagne les soldats et les agriculteurs.

Pendant que je respirais avec bonheur la tiède atmosphère de l'église, mes yeux s'arrêtèrent sur un petit groupe de pèlerins qui s'étaient beaucoup plus

que moi rapprochés de l'autel. En avant de ce groupe, une jeune femme assise semblait plongée dans une profonde méditation. Je reconnus Ghislaine. Comme mon entrée s'était faite sans bruit et que je me tenais auprès du portail, personne ne s'était aperçu de ma présence. Je pus donc contempler la jeune duchesse à loisir. Son attitude n'était point celle d'une chrétienne tourmentée par le sentiment d'une grave erreur ou le repentir d'une grande faute. L'invincible obstination de son esprit la préservait encore, malgré ses convictions religieuses, des atteintes du remords. Son beau visage était aussi pâle que la fleur d'hiver dont on aimait à lui donner le nom. Elle vint à moi, quand elle m'aperçut, sans manifester le moindre embarras. Cependant elle me parla de son mari avec plus d'indifférence qu'à l'ordinaire, mais en évitant ces allusions ironiques dont elle avait l'habitude. Elle ajouta qu'il avait été appelé à Milan pour une affaire importante et imprévue, et qu'elle avait profité de cette absence pour aller visiter une de ses amies, religieuse au couvent des dominicains de Katzis. Elle se disposait donc à partir le lendemain pour Bellinzona et à passer le Bernardino.

Nous sortîmes ensemble de l'église, afin de nous promener sous un cloître bâti à côté du temple de la Madonna, d'où la vue s'étend sur un magnifique paysage. Le mur blanc de ce cloître avait reçu les confidences

des pèlerins et des touristes. Tout près de ces mots, probablement écrits par un radical tessinois : *Viva la repubblica e la libertà!* se trouvaient ces vers français :

Je mets ma confiance,
 Vierge, en votre secours ;
 Servez-moi de défense,
 Prenez soin de mes jours ;
 Et quand ma dernière heure
 Viendra fixer mon sort,
 Obtenez que je meure
 De la plus sainte mort.

Ghislaine lut cette strophe d'une voix singulièrement harmonieuse. Elle prononça d'une façon si expressive les mots :

Et quand ma dernière heure
 Viendra fixer mon sort,

que je ne puis m'empêcher d'y reconnaître l'accent vibrant d'une âme profondément dégoûtée des agitations de la vie, et qui regarde la mort plutôt comme un ange libérateur que comme un spectre menaçant. Craignant peut-être de me laisser deviner ses impressions, la jeune femme se tourna vivement vers le lac et appela elle-même mon attention sur le spectacle qui s'offrait à nos regards. Un olivier, qui s'élevait d'un petit jardin jusqu'à la hauteur du cloître, nous permet-

taît de l'admirer à notre aise, en nous préservant des rayons du soleil. Les eaux du Lago-Maggiore étaient d'un vert foncé. A notre gauche, les maisons, au lieu de former des rues régulières, s'éparpillaient au bord du lac et dans les vignes, dont les longs rameaux pendaient aux branches des érables. Détournant nos yeux du marécage qui s'est formé à la tête du lac, nous les reposions sur une langue de terre couverte de bois qui s'avance dans les ondes, et dont les sveltes peupliers frissonnaient au souffle de la brise. Je ne pouvais m'empêcher de comparer la sérénité de cette nature enchantée et le front chargé d'orages de ma belle compagne. Quoique je n'attache pas beaucoup plus d'importance aux pressentiments qu'aux présages, je luttais avec peine contre les pensées sinistres qui se pressaient dans mon âme. Le caractère hautain de la jeune duchesse, joint à la faiblesse de sa tête, n'était-il pas de nature à faire craindre les résolutions les plus précipitées et les moins raisonnables? L'infortunée jeune femme avait en partage tout ce qui peut assurer le bonheur terrestre : la beauté, la naissance et la richesse ; malheureusement elle avait apporté en naissant le germe d'agitations stériles qui devaient compromettre la paix de son cœur et sa destinée tout entière. Telle est la loi de certaines existences auxquelles ont manqué dès la jeunesse les salutaires émotions d'une vie libre, et

qui, semblables aux roses de Noël, ne s'épanouissent un jour que pour s'effeuiller flétries le lendemain. Aussi, lorsqu'elle me quitta, éprouvai-je une réelle angoisse que je ne parvins pas à dissimuler complètement.

A la fin de l'été de 1856, Ghislaine arrivait au monastère de Katzis, où elle obtenait l'autorisation de s'établir provisoirement, tandis que le duc allait passer l'hiver en Egypte, le climat de Nice ou de Pise n'ayant pas été trouvé assez doux pour sa poitrine, qui devenait, disait-il, fort délicate. C'est dans le val Tomiliaska, au canton des Grisons, vallée célèbre par la beauté de ses paysages et le nombre de ses châteaux, la plupart en ruines, vieux manoirs disséminés sur des rochers qui paraissent inaccessibles, qu'est situé le village de Katzis, habité par des Romansches catholiques. Katzis est au pied d'un groupe de hauteurs connu sous le nom de la *Montagna*, où se trouvent plusieurs lacs, beaucoup de métairies et de villages. En face est Furstenu, où se dresse le château des évêques de Coire, jadis puissants seigneurs féodaux, et qui se résignent avec tant de peine aux conditions d'un état démocratique. Katzis possède lui-même un antique monastère, respecté par les Français, qui, en 1799, brûlèrent le fameux couvent de Dissentis.

Le duc n'avait pas jugé convenable d'emmener sa femme en Egypte et d'exposer la faible santé de Ghis-

laine aux ennuis et aux fatigues d'un si long voyage. Comprenant avec la sagacité de l'égoïsme tout ce qu'il y avait d'irréparable dans la situation qui lui était faite, le prudent gentilhomme s'était occupé immédiatement d'en tirer le meilleur parti possible. Disposé, disait-il, à montrer jusqu'au bout la plus grande modération, il avait obtenu de la duchesse d'immenses concessions en matière d'intérêts. Lorsque le duc fut arrivé à ses fins, il se garda bien de lui conseiller aucune démarche extraordinaire. Loin de l'engager à s'établir à Katzis, il lui avait proposé de louer pour elle une villa sur les rives délicieuses du lac de Como, que n'atteint pas le souffle des hivers. Sans refuser ces propositions, Ghislaine avait manifesté de la manière la plus positive l'intention d'aller d'abord passer quelque temps à Katzis. Là ses idées prirent subitement une direction toute religieuse et pacifique. La solitude, qui n'est saine que pour les êtres doués d'une raison inébranlable, devait exercer une action énergique sur l'esprit de Ghislaine. Les espérances et les terreurs de la religion, toutes les impressions de son adolescence, reprirent leur primitive puissance, et ses regards se tournèrent vers le ciel avec la pétulance malade qui caractérisait toutes ses déterminations. Seulement, comme la religion catholique exalte la sensibilité plutôt qu'elle ne la comprime, son cœur s'ouvrit de plus en plus

aux sentiments tendres qui lui étaient autrefois assez étrangers. Elle finit par ne garder qu'un vague souvenir de ses griefs contre le duc. En même temps le penchant qu'elle avait pour Norbert se transforma, dans ses extases solitaires, en une passion bizarre, dans laquelle les gracieux souvenirs de la jeunesse se mêlaient aux vives ardeurs du mysticisme. Son imagination, planant au-dessus de ce monde misérable, se transportait dans un paradis rempli de merveilles, où elle souriait sans crainte et sans remords à l'ami transfiguré de ses premières années. Cette âme, si longtemps tourmentée, avait enfin découvert son idéal, et après tant de souffrances et de combats elle eût trouvé dans cet idéal une espèce de calme et peut-être de bonheur, si Norbert eût voulu marcher docilement dans la voie nouvelle où la jeune duchesse s'était engagée. Malheureusement entre elle et son cousin le temps avait creusé un profond abîme. Au milieu des plus graves agitations, elle avait gardé intactes toutes les croyances de ses jeunes années. Lui, au contraire, avait subi d'une manière irréparable l'influence d'un siècle essentiellement sceptique.

Ce problème était la préoccupation constante de la pauvre Ghislaine. Une jeune religieuse, devenue son amie et sa confidente, prenait une part de plus en plus grande aux pensées pénibles qui agitaient la duchesse.

Il y avait trois ans qu'Yvonne de Kergarouët avait pris le voile. Elle était la fille unique d'un gentilhomme breton chez lequel Norbert avait passé quelque temps après le mariage de sa cousine. Yvonne était de petite taille, et ses traits n'étaient point délicats; mais elle avait beaucoup de physionomie, une douceur sans égale, une voix pénétrante, une bienveillance qui semblait embrasser la création, une discrétion telle qu'on n'avait jamais pu lui reprocher une parole hasardée, un tact si grand qu'elle comptait parmi ses admirateurs les misanthropes les plus décidés d'une province fertile en Alcestes. Quand on la connaissait peu, on était porté à croire que son ardente dévotion l'empêchait de comprendre les sentiments purement humains. Pourtant il n'en était point ainsi: elle prenait feu si vite pour tout ce qui lui semblait juste et bon, elle portait dans son dévouement aux siens une tendresse tellement passionnée, qu'il devenait impossible de l'accuser d'insensibilité. Aussi, lorsqu'après la mort de M^{me} de Kergarouët elle vit son père effrayé de la pensée de rester seul dans une petite terre de Bretagne, lui avait-elle juré spontanément de ne jamais se marier et d'entrer au couvent, si elle devait lui survivre. Cette promesse, elle l'avait tenue.

Habitée dès l'enfance à une réserve excessive, fortifiée encore par la discipline monastique, la jeune

Brettonne avait accueilli les confidences de Ghislaine sans lui laisser soupçonner qu'elles pussent l'intéresser. Cependant la singulière mélancolie dans laquelle Norbert paraissait plongé lorsqu'il vivait sous le toit de son père avait excité la sympathie de cette âme profondément compatissante. Le souvenir de cet étranger qui lui paraissait si digne d'être aimé avait laissé chez elle une trace ineffaçable. Avec la ténacité de sa race, Yvonne était restée fidèle à ce premier, à cet unique amour. Tant que la duchesse lui avait parlé d'une manière vague des épreuves de son existence, elle l'avait écoutée avec une complaisance facile à comprendre. Jetées l'une et l'autre au milieu de filles qui avaient quitté la cabane des paysans des Alpes pour entrer dans le cloître, Yvonne et Ghislaine avaient été heureuses de se replacer, par l'échange de leurs sentiments et de leurs souvenirs, dans la sphère sociale où elles avaient passé leur jeunesse ; mais lorsque, leur intimité devenant plus grande, la duchesse vint à parler de Norbert, la sensibilité de son amie fut exposée à des épreuves de toute espèce. Les détails les plus insignifiants ne tardèrent pas à devenir pour Yvonne le sujet des plus douloureuses méditations. Tandis que Ghislaine paraissait trouver une paix relative dans les déceptions d'une cruelle expérience, tandis que son imagination se portait vers une vie supérieure à l'exis-

tence terrestre, Yvonne, qui n'avait souffert que des agitations nées de l'isolement, ne goûtait pas dans le cloître le calme qu'elle y avait cherché. Comme la fille de Jephté, elle eût volontiers pleuré sur les montagnes une jeunesse sevrée d'amour. Parfois le sort de Ghislaine excitait sa jalousie, car celle-ci, même dans ses plus grands accès de ferveur religieuse, semblait toujours aux plus vives expressions de ses remords ajouter cette pensée du poète :

Mais de l'avoir aimé je ne m'en repens pas.

Quant à Norbert, l'absence de Ghislaine l'avait plongé dans un découragement profond. Son activité morale avait reçu de cette secousse de vives atteintes. Ce que ses idées avaient d'original ou même de personnel s'effaçait peu à peu. Le scepticisme indécis qui avait remplacé son ancien dogmatisme lui avait inspiré une sorte de respect pour les opinions dominantes et pour les faits accomplis. La seule pensée de s'exposer aux traits de la satire lui inspirait une véritable terreur. Le docteur Paul Ivanovitch, qui commençait à se désoler de cette apathie, relevait par moments son courage. C'est ainsi qu'il lui démontra la nécessité d'une courte apparition à Katzis, où la duchesse avait, disait-elle, d'importantes communications à lui faire. Sans croire à l'im-

portance de ces communications, le médecin russe était convaincu que le vicomte devait essayer tout ce qui serait possible pour calmer l'exaltation de Ghislaine et la ramener à une existence moins excentrique. Il ne dissimulait pas les inquiétudes que lui inspirait l'état de la jeune femme : l'irritabilité de ses nerfs pouvait se calmer avec le temps ; mais plus d'une fois les douleurs qu'elle éprouvait dans la région du cœur lui avaient fait redouter une de ces cruelles maladies qui frappent leurs victimes avec la rapidité de la foudre, et que le chagrin aggrave d'une manière redoutable. Lorsque Norbert apprit ces détails, il s'empressa de franchir le Bernardino. Cependant, lorsqu'il arriva à Katzis, il fut assez déconcerté en apprenant que la duchesse était trop malade pour le recevoir, et qu'il serait forcé de passer quelques jours dans un village des Grisons.

Le lendemain, Ghislaine lui écrivit qu'elle allait beaucoup mieux, et qu'elle tâcherait de le faire attendre le moins longtemps possible. Malheureusement les pensées qui fermentaient dans sa tête ne lui permettaient pas de prendre le repos nécessaire à son rétablissement. Sans cesse elle répétait à Yvonne, qui lui servait de garde-malade et qui veillait impassible à côté de son lit, les discours touchants qu'elle avait préparés pour réveiller dans le jeune homme la foi de ses aïeux.

On eût dit que, cette entreprise couronnée de succès, le monde du repos et du bonheur devait s'ouvrir devant elle, et qu'elle allait y précéder un ami que les décrets du ciel appelaient à l'y rejoindre dans le plus bref délai. Cette ardeur mystique, voisine de l'hallucination, lui suggérait des accents d'une éloquence bizarre, mais entraînant. Elle parlait de l'union des âmes dans la paix éternelle avec l'enthousiasme d'une Catherine de Sienne ou d'une Thérèse de Cépède. Sans qu'elle parût s'en apercevoir, elle céda à la puissante influence d'un sentiment qui, en changeant de forme, était arrivé à un remarquable degré d'énergie. N'était-il pas naturel qu'une passion primitivement assez mondaine devint chaque jour plus profonde en se dégagant de ses éléments terrestres? Si elle eût conservé son caractère primitif, si on eût pu la considérer comme le réveil dangereux d'un penchant de jeunesse favorisé par les rancunes de l'épouse, Ghislaine eût sans doute fini par comprendre la nécessité d'y résister; mais quel scrupule pouvait-elle avoir maintenant, elle, dont la pensée planait perpétuellement dans les régions célestes, et que les naïves religieuses étaient disposées à considérer comme une espèce de sainte? Aussi n'éprouvait-elle aucun embarras lorsque l'envie lui prenait d'ouvrir son cœur à Yvonne. Le salut des âmes n'est-il point une préoccupation essentiellement chrétienne?

N'est-il pas permis de songer à celles qui sont exposées à de plus grands malheurs, surtout quand on n'est pas resté étranger aux accidents qui peuvent avoir pour elles des conséquences si terribles?

La veille du jour que l'Eglise romaine consacre à la mémoire des morts, Ghislaine s'était endormie vers onze heures du soir. A peine avait-elle fermé les yeux, qu'une affreuse tempête commençait à gronder dans les gorges des montagnes. Rien n'est sinistre comme un ouragan nocturne dans les vallées alpestres. Les murs fragiles des chalets, rudement secoués par les vents furieux, semblent gémir, et l'on dirait qu'à chaque instant les toits, malgré les lourdes pierres dont on les couvre, vont être emportés jusqu'au fond des abîmes. L'orage ne troublait pas le sommeil de la duchesse, qui paraissait aussi paisible que celui d'un enfant. De temps en temps, un faible sourire entr'ouvrait ses lèvres pâles, qui murmuraient des paroles inarticulées. Tout à coup elle se mit sur son séant avec une roideur automatique, quitta son lit, et, s'enveloppant dans une robe de chambre, se dirigea vers le piano. Yvonne, qui avait toujours entendu dire qu'on devait se garder de mettre le moindre obstacle aux mouvements des somnambules, resta auprès du lit, tandis que Ghislaine commençait à jouer un air de la Dalécarlie :

Perdus tous deux dans le steppe infini....

Cet air mélancolique, dont les notes se mêlaient aux rugissements de la tempête, pareils aux plaintes lugubres des âmes en peine, ébranla singulièrement les nerfs de la religieuse bretonne. Elle se voyait franchissant, avec un être aimé, les murs de la sombre retraite où elle avait enseveli son cœur et sa jeunesse, pour se lancer dans les espaces sans limites du vaste monde. De grosses larmes coulaient de ses yeux, comme de larges gouttes de pluie qui, aux premières matinées de l'été, descendent lentement d'un ciel orageux sur les sommets des Alpes. Absorbée dans ces douloureuses réflexions, elle oublia un instant et Ghislaine et ses devoirs de garde-malade. Quand elle sortit de sa douloureuse extase, Ghislaine était morte, frappée par la dernière et suprême atteinte d'une maladie de cœur...

Norbert, averti par un billet d'Yvonne de la catastrophe qui avait ému tout le village, passa dans un abattement profond le temps qui s'écoula entre la mort de la duchesse et ses funérailles. La tempête, qui continuait de sévir, semblait remplir la montagne de cris funèbres et de sanglots. De même que dans notre Orient on répand sur les morts chéris des plaintes improvisées, ainsi la nature tout entière avait l'air de pleurer la belle fleur de Noël prématurément arrachée de sa tige par les vents meurtriers. N'aimerait-on point à penser qu'elle ne reste point insensible à ces jeunes

trépas, et qu'elle verse sur ces tombes trop vite creusées quelques larmes maternelles? Quelquefois dans les Alpes les nuages chargés de pluie s'abaissent si pesamment vers la terre, que le regard désolé essaie en vain de chercher au ciel un rayon de lumière. Bois, rochers, rivières et lacs disparaissent dans le vêtement lugubre dont s'enveloppe toute la création. Le soir où, paré de colchiques dont la corolle violette semble faite pour le deuil, le cercueil fut confié à la terre, jamais peut-être les montagnes grisonnes n'avaient été plus profondément plongées dans les lourdes vapeurs de l'automne. Aux bruits de l'orage avait succédé un calme plus triste encore, interrompu seulement par la voix rauque de quelques corbeaux qui secouaient leurs ailes au sommet des noirs sapins.

Perdu dans la foule, un jeune homme, qui frémis-
sait sous son manteau, prêtait une oreille parfois dis-
traite et parfois attentive aux magnifiques lamentations
de la liturgie des morts. La religion en deuil, emprun-
tant à la poésie orientale ses plus pathétiques accents,
gémissait sur la vie humaine, qui « disparaît au moin-
dre souffle comme une vapeur, » elle parlait de ces
« jours qui déclinent aussi vite que l'ombre » et de cette
existence « qui sèche comme l'herbe des champs. »
Lorsqu'il entendit ces douloureuses paroles, le jeune
homme pressa sur ses lèvres une fleur fanée. C'était

une rose de Noël cueillie dans le parc où Ghislaine, destinée à mourir presque aussitôt qu'elle, s'épanouissait autrefois dans toute la splendeur de la jeunesse.







